Niveau(x) d'enseignement : 0 Numéro EDUQ : 9270859
Centre d'intérêt : 250

Loslier, Sylvie.

Les rapports d'altérité : nous et les autres-- les autres-- les autres / [Sylvie Loslier]. -- [Québec] : Ministère de l'éducation, Services aux communautés culturelles, ?1991, c1992.
153 p. ; 28 cm.

"Education interculturelle : cahier no 1 : guide de l'animateur".
Code : 9293-0188; 51-5291. Bibliogr. : p. 121-123.

ISBN 2-550-15460-6

Vedette(s)-secondaire(s) : Québec (Province). Ministère de l'éducation. Services aux communautés culturelles

---

Descripteur(s) : Education interculturelle • Relations interculturelles • Stéréotype • Racisme • Guide

---

Ce cahier, conçu comme un outil de référence pour des sessions de sensibilisation à l'éducation interculturelle, aborde un thème particulier lié à la compréhension des relations interculturelles en milieu scolaire. Il s'adresse à l'animateur et contient des conseils pour organiser les sessions; une série de cinq modules : 1- la nature biologique et culturelle de l'être humain : caractéristiques et dynamique; 2- comment décrire une population; 3- les phénomènes que sont le stéréotype, le préjugé, l'intolérance et la xénophobie; 4- les situations de harcèlement et de discrimination; 5- l'ethnocentrisme et le racisme; une liste des ouvrages cités; une rubrique "Pour en savoir plus" qui propose d'autres ouvrages sur le thème traité; des annexes qui comprennent les documents à photocopier ou à reproduire sur acétates pour distribution aux participants au cours des phases d'exploration. Chaque module est composé d'un cadre descriptif et d'un déroulement comprenant une introduction, une exploration et une objectivation, des développements théoriques et explicatifs ainsi que des lectures complémentaires.

Type de document :

Guide de l'animateur

Cahier n° 1

Éducation interculturelle

LES RAPPORTS D'ALTÉRITÉ:

NOUS ET LES AUTRES...LES AUTRES...LES AUTRES

Québec

Guide de l'animateur

Cahier n° 1

Éducation interculturelle

LES RAPPORTS D'ALTÉRITÉ:

NOUS ET LES AUTRES...LES AUTRES...LES AUTRES

Septembre 1991

Direction de la coordination des réseaux
Services aux communautés culturelles

REMERCIEMENTS

Les Services aux communautés culturelles tiennent à remercier M^me^ Sylvie Loslier qui a conçu et rédigé ce guide, lequel s'inspire en partie d'un document réalisé par M^me^ Denyse Lemay pour les Services aux communautés culturelles et intitulé *Perfectionnement en éducation interculturelle - Sensibilisation - Primaire*.

Nous adressons également nos remerciements les plus sincères aux personnes qui, à un moment ou l'autre de sa réalisation, ont lu, relu, analysé et commenté le présent guide, tant sur le plan du fond que de la forme, notamment M^me^ Ginette Brochu.

La transcription du texte a été confiée à M^me^ Sylvie Collin.

Le chef de service,

Georges Latif

TABLE DES MATIÈRES

CONSEILS POUR ORGANISER LES SESSIONS 1

OBJECTIFS ET CONTENU DU CAHIER 7

MODULE 1: La nature biologique et culturelle de l'être humain: caractéristiques et dynamique 9

MODULE 2: Comment décrire une population 35

MODULE 3: Les phénomènes que sont le stéréotype, le préjugé, l'intolérance et la xénophobie . . 55

MODULE 4: Situations de harcèlement et de discrimination 79

MODULE 5: L'ethnocentrisme et le racisme 89

OUVRAGES CITÉS 121

POUR EN SAVOIR PLUS 123

ANNEXES 125

CONSEILS POUR ORGANISER LES SESSIONS

- **Les sessions**

Chaque cahier de la présente série intitulée *L'éducation interculturelle* aborde un thème particulier lié à la compréhension en général des relations interethniques, et en particulier, en milieu scolaire. Bien que divisé en modules distincts, le cahier forme un tout et devrait, idéalement, faire l'objet d'une seule rencontre.

La vocation première du cahier est de servir d'outil de référence pour des sessions de sensibilisation à l'éducation interculturelle. Le cas échéant, on peut toutefois y retrouver matière à réflexion sur des questions ou des situations précises vécues dans le milieu. Ces cahiers ne sont qu'un point de départ ou un premier pas important vers l'éducation interculturelle en milieu scolaire. Ils donnent une vue d'ensemble de différents phénomènes touchant les relations interculturelles.

La formule adoptée, soit celle des modules, permet une utilisation souple du cahier. Ces modules étant indépendants, ils peuvent être présentés l'un à la suite de l'autre ou bien un seul à la fois, selon la planification de la session. On pourra aussi, à l'occasion d'une rencontre ultérieure ou si le besoin se fait sentir, reprendre l'un des modules. Par ailleurs, certains points peuvent être résumés, tandis que d'autres seront étudiés en profondeur.

La durée de chacun des modules et activités n'est suggérée qu'à titre indicatif. Chaque responsable pourra organiser la session en fonction des contraintes horaires du milieu. Selon le nombre d'heures disponibles, il devra planifier sa session et effectuer des choix parmi la matière proposée (données et notions) et les activités pédagogiques. Toutefois, il faudra présenter les idées principales à un moment ou l'autre des sessions ou de l'année.

- **Les animateurs**[1]

Pour que les sessions soient une réussite, chaque animateur doit tout d'abord témoigner de sa crédibilité, de sa connaissance du milieu scolaire, y compris des particularités et des problèmes inhérents à ce milieu. De plus, il devra bien connaître le contenu du cahier, son organisation générale, celle des modules et des activités, et utiliser les concepts à bon escient. Ainsi, il pourra intervenir rapidement et répondre à des questions parfois surprenantes et même saugrenues. Et il y en aura...

Il ne faut jamais oublier que les professeurs sont aussi des citoyens et qu'ils se préoccupent des élèves immigrants à la fois sur le plan pédagogique et du point de vue personnel et social. C'est ainsi que certaines de leurs questions débordent le cadre scolaire. Même si l'on ne peut leur répondre, il faut toutefois les écouter, car leurs appréhensions personnelles, leur remise en question ou encore leurs préjugés peuvent se refléter involontairement sur leur enseignement et sur leurs relations avec les élèves.

Au cours des activités, l'animateur se référera au présent document, qu'il saura adapter, s'il y a lieu. Ce guide d'animation n'a pas été conçu pour être lu en entier pendant le déroulement du stage. Il est primordial que l'animateur assimile le contenu des cahiers à sa manière. Plus il donnera de sessions, plus il se familiarisera avec les thèmes des cahiers et avec les réactions, souvent inattendues, des participants. L'éducation interculturelle constitue une démarche à long terme, une tâche qui peut paraître énorme au début. Il s'agit de plonger tout simplement dans le flot de renseignements fournis et d'affronter la résistance quasi probable des collègues.

---

1. L'emploi du seul masculin dans ce document n'a pour objet que d'en faciliter la lecture. À moins que le contexte n'indique le contraire, les renseignements fournis concernent tant la population féminine que masculine.

Il est fortement conseillé à l'animateur de préparer le matériel nécessaire avant la tenue d'une session: tableau, craies, acétates, photocopies ou matériel audiovisuel. Une liste du matériel à préparer ou à se procurer apparaît au début de chaque module. Pour respecter la démarche inductive à laquelle on a souvent recours, on évitera de distribuer les documents en bloc.

- **Les participants**

Le contenu des sessions s'adresse à tous les membres du personnel: cadres, professeurs et personnel de soutien. Afin de favoriser l'harmonie scolaire, de même qu'une saine gestion et une bonne compréhension de l'éducation interculturelle, il est important que tous les membres du milieu scolaire reçoivent tous les renseignements et la formation nécessaires afin d'être sensibilisés à cette nouvelle réalité du milieu. Tous doivent être invités à participer aux sessions.

- **Le contenu des cahiers**

  - Des conseils pour organiser les sessions.
  - Les modules.
  - Une liste des ouvrages cités.
  - Une rubrique Pour en savoir plus, laquelle propose d'autres ouvrages sur le thème traité.
  - Des annexes qui comprennent les documents à photocopier ou à reproduire sur acétates pour distribution aux participants au cours des phases d'exploration.

- **Le contenu des modules**

  - Un cadre descriptif.
  - Le déroulement comprenant:
    . une introduction;
    . une exploration et une objectivation;
    . des développements théoriques ou explicatifs;
    . des lectures complémentaires.

- **Les titres des cahiers**

1. Les rapports d'altérité: Nous et les Autres... Les Autres...Les Autres.
2. Les Canadiens et les Québécois face à l'immigration.
3. Le système scolaire, les minorités ethniques et l'éducation interculturelle.
4. L'identité et les identités québécoises.
5. Les ressources disponibles en éducation interculturelle.

- **Une approche multidisciplinaire de l'éducation interculturelle**

L'éducation interculturelle constitue un champ d'études et de pratiques qui fait appel à plusieurs disciplines des sciences sociales et humaines. Il s'agit d'un domaine multidisciplinaire pour lequel les apports de l'histoire, de l'économie, de l'anthropologie, de la sociologie, de la politique et de la psychosociologie sont nécessaires afin de comprendre la complexité des relations interethniques et des applications de l'éducation interculturelle.

Premièrement, la réalité pluriethnique du système scolaire est présentée dans les cahiers comme un phénomène social: les attitudes des uns et des autres devant la nouvelle réalité sont analysées d'un point de vue collectif (et non individuel), selon une perspective sociohistorique et anthropologique.

Deuxièmement, en éducation interculturelle, l'avantage d'une démarche et d'une perspective anthropologiques consiste à aborder les Autres - les immigrants - non pas dans leur dimension individuelle, mais dans leur dimension culturelle, c'est-à-dire à partir des particularités de leur groupe d'origine. La perspective anthropologique permet l'analyse de tout phénomène social en le mettant en relation avec d'autres phénomènes et en le replaçant dans son contexte global, ce qui permet aussi d'en observer plusieurs aspects.

Il n'est pas nécessaire d'être anthropologue pour faire de l'éducation interculturelle. Il s'agit tout simplement d'emprunter à cette discipline quelques notions et d'adopter sa propre perspective, laquelle consiste à regarder les êtres humains comme des êtres culturels et à les replacer dans leur contexte social pour mieux les comprendre.

Finalement, l'approche historique nous permet de situer dans le temps des phénomènes comme l'immigration et de préciser les éléments qui se répètent dans l'évolution d'une société et ceux qui sont propres au contexte actuel.

- **L'éducation interculturelle**

Plusieurs définitions de l'éducation interculturelle circulent déjà dans le milieu scolaire:

- celle de Chancy, *L'école québécoise et les communautés culturelles*, 1985, p. 141:

> *«...on peut appeler interculturelle l'éducation qui vise à former des personnes capables d'apprécier les diverses cultures qui se côtoient dans une société multiculturelle, et donc d'accepter d'évoluer au contact de ces cultures pour que cette diversité devienne un élément positif, enrichissant de la vie culturelle, sociale et économique du milieu.»*

- celle du Collectif de recherches interculturelles (CRI) dans Promouvoir l'éducation interculturelle et l'éducation internationale dans les écoles, Beauchesne et CRI, 1986, p. 8:

> *«Selon le Collectif de recherches interculturelles, l'éducation interculturelle désigne tout effort systématique en vue de développer, chez les membres du groupe majoritaire comme chez ceux des groupes minoritaires composant une société:*
>
> *a) une plus grande compréhension des divers groupes culturels et de la culture immigrée;*
> *b) une meilleure capacité de communication entre les personnes appartenant à divers groupes ethniques;*
> *c) des attitudes et des comportements positifs entre les différents groupes culturels.»*

Cette série de cahiers en éducation interculturelle s'appuie sur une vision de l'éducation interculturelle qui s'inscrit dans la perspective de ces définitions:

- Elle se fonde sur le fait que tous les êtres humains sont des êtres sociaux et culturels. Elle conçoit la culture et la diversité culturelle, non comme des ensembles figés et statiques, mais bien comme des systèmes dynamiques en constant processus de changement, plus ou moins rapide selon les cas. La culture est un phénomène vivant, en continuelle transformation.

- Elle sous-entend que l'éducation interculturelle s'adresse à tous les élèves et non pas uniquement à ceux nouvellement arrivés au Québec, dans la mesure où tous ont à se comprendre à partir des caractéristiques culturelles de leur groupe d'appartenance et à communiquer entre eux.

- Elle admet que la population scolaire du Québec doit s'entendre sur un projet commun d'école québécoise, adaptée aux réalités nouvelles de la pluralité ethnique.

OBJECTIFS ET CONTENU DU CAHIER

LES RAPPORTS D'ALTÉRITÉ:
NOUS ET LES AUTRES...LES AUTRES...LES AUTRES

OBJECTIFS:

- Distinguer les concepts relatifs aux rapports d'altérité qui permettent de comprendre et d'expliquer le processus de communication entre les groupes ethniques.
- Décrire les phénomènes liés aux rapports d'altérité.
- Observer, décrire et analyser les situations de tensions entre les groupes ethniques.

CONTENU:

Module 1: La nature biologique et culturelle de l'être humain: caractéristiques et dynamique.

Module 2: Comment décrire une population.

Module 3: Les phénomènes que sont le stéréotype, le préjugé, l'intolérance et la xénophobie.

Module 4: Les situations de harcèlement et de discrimination.

Module 5: L'ethnocentrisme et le racisme.

DURÉE:

- Entre trois heures et une une journée.

MODALITÉS:

- Exposé, travail en équipes et séance plénière.

MATERIEL REQUIS:

- Acétates ou photocopies des documents à distribuer aux participants.

LA NATURE BIOLOGIQUE ET CULTURELLE DE L'ÊTRE HUMAIN: CARACTÉRISTIQUES ET DYNAMIQUE

MODULE 1

Objectifs:

- Distinguer la nature biologique de la nature culturelle des êtres humains.
- Dégager les paramètres de la notion de culture.
- Décrire et analyser la notion de culture immigrée.
- Comprendre le dynamisme et les modifications de la culture d'origine au contact d'une culture d'accueil et majoritaire.
- Réagir aux préjugés suivants:

1. les comportements humains sont innés;
2. certaines cultures sont supérieures à d'autres;
3. les races humaines existent;
4. le quotient intellectuel varie d'un groupe humain à l'autre.

Contenu:

1. Quelques données sur l'aspect biologique de l'être humain.
2. Explication du concept de culture.
3. Caractéristiques de la notion de culture et de ses mécanismes de fonctionnement.
4. Codes, valeurs et comportements culturels.
5. La culture immigrée selon Marco Micone.

Modalités:

- Exposé, travail en équipes et séance plénière.

Durée:

- 45 minutes.

Matériel requis:

- Acétates ou photocopies des annexes 1 et 2.

DÉROULEMENT

INTRODUCTION

1. **Expliquer brièvement la notion de culture en différenciant l'aspect culturel de l'aspect biologique des êtres humains.**

   Force est de constater que sur notre planète, les individus sont à la fois semblables et différents. Du point de vue de leur apparence physique, les êtres humains sont semblables parce qu'ils font tous partie de la même espèce. En effet, chacun d'entre nous possède à sa naissance le même bagage génétique de base que son voisin de palier ou d'outre-mer. Ce constat reflète l'unité biologique de notre espèce.

   Par ailleurs, l'une des particularités de l'espèce humaine est d'afficher une grande diversité de traits physiques - la couleur des yeux et de la peau, la taille, les formes du nez, la texture des cheveux - qui personnifient chacun d'entre nous. Le simple bon sens ou l'évidence nous démontrent aisément que nous sommes différents les uns des autres. Mais comme le dit un vieux dicton: «Il ne faut pas se fier aux apparences.»

   En effet, les généticiens disent que les humains se ressemblent génétiquement à 75 p. 100 et se différencient à 25 p. 100 (dont 1 p. 100 seulement détermine la couleur de la peau).

Toutefois, au cours de notre vie, notre aspect physique est influencé par le mode de vie de notre groupe social, par nos expériences individuelles et par des facteurs tels notre alimentation, le genre de travail auquel on s'adonne, l'utilisation de stéroïdes, la pollution ou la cigarette. À l'extrême, le fait de vivre ensemble - un vieux couple ou un enfant adopté et ses parents - d'avoir les mêmes comportements et les mêmes mimiques, peut faire qu'on se ressemble.

Le touriste sénégalais et l'immigrant tamoul auront une couleur de peau différente de celle du Québécois blanc, mais nous pourrions posséder le même groupe sanguin et nous avons certainement le même nombre d'orteils ainsi que les mêmes besoins physiologiques tels que se nourrir et dormir.

Mais, par-dessus tout, avec le touriste sénégalais et l'immigrant tamoul, nous avons en commun, à la naissance, un cerveau de la même complexité, les mêmes facultés intellectuelles et les mêmes capacités d'apprentissage (en langage populaire, on parle d'intelligence). Mais nos apprentissages - les connaissances acquises au cours de notre vie - sont différents, car chacun aura évolué au sein d'un groupe culturel particulier.

Exemple:

Si tout jeune humain possède vers l'âge de deux ans un appareil phonateur qui lui permet d'émettre des sons, c'est le groupe dans lequel il se trouve qui lui apprend sa langue maternelle. Il est fréquent d'entendre des jeunes d'origines ethniques diverses et ayant été adoptés par des familles québécoises s'exprimer en bon vieux québécois, ton et jurons compris. Et ces derniers auront, de surcroît, des passe-temps que nous reconnaissons comme étant québécois, par exemple, jouer au hockey.

Cet exemple sert à illustrer aussi que les traits physiques d'une personne sont indépendants de ses comportements et de ses valeurs morales. Ce n'est pas parce que nous avons la peau noire que nous sommes de meilleurs danseurs ou joueurs de baseball ou chanteurs, ni parce que nous avons la peau blanche que nous sommes meilleurs techniciens, ni enfin parce que nous avons les yeux bridés que nous sommes meilleurs étudiants. Tout dépend de la façon dont nous avons été élevés, des valeurs qui nous ont été transmises ainsi que de la communauté à laquelle nous nous référons. Les premières années déterminent souvent la formation de la personnalité: l'environnement socioculturel laisse des marques peu perceptibles mais bien ancrées et qui fixent souvent nos comportements envers les autres.

En effet, ce n'est pas notre bagage génétique qui nous permet d'avoir tel type de comportements, mais plutôt le groupe auquel nous appartenons. Il faut être entouré d'autres humains pour devenir soi-même un humain. Tarzan n'est qu'un mythe. Nous naissons tous avec des facultés intellectuelles mais, pour qu'elles se développent, s'expriment et se réalisent, il leur faut un contexte culturel et social. Mais au fait, qu'est-ce que la culture?

Traditionnellement, le terme «culture» désignait l'action de cultiver. Au XIX^{e} siècle, on associe le terme «culture» à l'érudition, au savoir, à l'éducation et aux arts. Une personne cultivée est une personne lettrée qui lit beaucoup, surtout les grands classiques de la littérature et de l'histoire. Au moment de la rencontre entre les populations européennes et non européennes, l'anthropologie a repris le terme «culture» pour désigner cet ensemble de valeurs, de comportements et de manières d'être, lesquels doivent être appris, acquis par l'être humain dès son plus jeune âge et qui le distinguent des autres espèces animales.

Herskovitts (1948) distinguait le terme «culture» de celui de «société», en disant qu'une société se compose d'individus et que la manière dont ils se comportent constitue la culture.

On confond souvent traits biologiques et traits culturels. D'emblée, on reconnait les aspects physique et psychologique des individus, mais on oublie leur caractère culturel, c'est-à-dire le fait que l'individu qui est en face de soi, soit l'immigrant, fait partie d'un groupe culturel particulier. Évidemment, lorsqu'une société est monoculturelle, on oublie plus facilement la dimension culturelle des êtres humains. Mais aujourd'hui, à l'aube du XXI[e] siècle, dans l'actuel contexte international et national, il nous est impossible de ne pas tenir compte de cet aspect fondamental de la population.

EXPLORATION
Les codes culturels[1]

2. **Demander aux participants de lire individuellement le texte *Une histoire de cas* (annexe 1).**

3. **Demander à des équipes de trois personnes de dégager:**

   A. Deux signes de communication non verbale qui sont présents et leur signification;

   B. D'autres éléments gestuels qui peuvent avoir des sens différents.

---

1. Activité extraite de BARRETTE, C., GAUDET, E. et LEMAY, D., **Interculturalisme et pratiques pédagogiques au collégial: proposition de design pédagogique**. Collège Ahuntsic et Collège Bois-de-Boulogne, Montréal, 1988.

Une histoire de cas

À l'école, la journée vient de se terminer. Préoccupée, Mme Larson revient à la maison. Elle se rend à un cocktail où elle tente de communiquer à ses amies les déceptions qui sont les siennes. Elle leur parle de ses difficultés à enseigner l'anglais dans une école du gouvernement éthiopien.

«Cela fait trois ans que j'essaie d'amener ces chères petites filles à se comporter comme des êtres humains normaux, à démontrer leur fierté, à se tenir la tête haute, à me regarder en face et à parler assez fort pour que je les comprenne. Elles sont pourtant très brillantes; elles apprennent aussi vite que les autres, mais elles me découragent complètement. Elles ne semblent pas apprendre à se comporter avec dignité. Si je me fie aux résultats, j'aurais dû rester en Iowa et continuer d'enseigner.»

À l'école, la journée vient de se terminer. Kebedetch rentre tout droit à la maison où elle est chaleureusement accueillie. Comme tous les jours, son père lui demande:

«Qu'as-tu appris aujourd'hui?»

Kebedetch rejette la tête en arrière, regarde son père en face et dit, haut et fort:

«L'Éthiopie est composée de douze provinces et de l'État fédéral de l'Érythrée.»

Son père et sa mère discutèrent jusqu'à tard dans la nuit. Qu'arrivait-il à leur Kebedetch? Elle ne se comportait plus comme un être humain normal.

«As-tu remarqué comme elle lance sa tête en arrière, à la manière d'un homme?»

«Qu'est-ce qui est arrivé à sa gêne féminine?»

«Et sa voix? Comme je suis contente que nos parents n'aient pas été là pour l'entendre nous parler d'une voix étrangère!»

«Elle ne montre plus de modestie; elle ne semble pas ressentir de fierté. Si elle était normale, elle aurait honte de relever la tête comme cela et de parler si fort!»

«Kebedetch a tellement appris! Elle en sait plus que moi et j'en étais très fière. Mais si ses études la mènent à se conduire comme une bête, je ne veux pas qu'elle continue; elle est ma seule fille.»

Finalement, son père hocha la tête et dit:

«Tu as raison, notre fille ne doit pas retourner à l'école. La nouvelle éducation n'est pas la bonne. Seuls les plus forts peuvent survivre; je croyais que Kebedetch pourrait étudier et rester normale et gentille, qu'elle pourrait devenir une femme digne. Son comportement de ce soir m'a convaincu du contraire. Elle a perdu le sens de la fierté, de la honte et de sa dignité. Elle ne doit pas retourner à l'école. Nous l'aiderons à se retrouver.»

OBJECTIVATION

4. **Après 20 minutes, retour en séance plénière. Demander à chacune des équipes ce qu'elles ont trouvé. Les réponses suivantes seront vraisemblablement obtenues, sinon l'animateur devra les compléter:**

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

A. L'élément américain du comportement féminin est la FIERTÉ: se tenir la tête haute, regarder en face et parler à voix haute.

B. L'élément éthiopien du comportement féminin est la GÊNE: baisser la tête, éviter de regarder en face, parler à voix basse.

Les deux codes utilisent des éléments qui ont des significations opposées dans les deux cultures.

5. **Demander aux participants s'ils connaissent d'autres exemples de codes soit de politesse, de colère, de joie, de deuil, d'embarras, ou s'ils ont vécu des situations semblables dans leur classe.**

Exemples:

A. Toucher la tête de quelqu'un: geste familier et d'affection dans notre culture, mais geste violant l'intimité, chez les Asiatiques.

B. Comportement à l'occasion d'un deuil: recueillement et silence dans notre culture, mais musique, chant et danse chez les Noirs américains.

C. Les différents codes de salutation avant d'amorcer une conversation: embrasser ou serrer la main, ne pas la serrer, quelle main serre-t-on, la gauche, la droite ou les deux?

DÉVELOPPEMENT EXPLICATIF

6. L'animateur précise le sens du terme «culture» à partir de l'exposé ci-dessous. Ce dernier consiste à faire ressortir l'importance de la dimension culturelle pour tout être et tout groupe humain. L'animateur insiste sur le fait que tous nos petits gestes quotidiens ainsi que toutes nos perceptions et interprétations de la réalité sont fixées par nos acquis de «culture». Rappelons que la compréhension de la notion de «culture» est la base de la communication interculturelle.

LA CULTURE

La culture se définit comme un ensemble de comportements, de valeurs, de croyances et de manières d'être et d'agir que partagent et transmettent entre eux les membres d'une société donnée.

Au cours du siècle dernier, le terme «culture» a donné lieu à plusieurs définitions et interprétations. Pour les anthropologues, la culture représente le principal objet d'étude et elle exige d'eux, dans un premier temps, de caractériser l'espèce humaine par rapport aux autres espèces animales. En effet, au cours de la pré-histoire, l'évolution nous a conduits à devenir une espèce à caractère culturel, dotée d'une grande capacité d'apprentissage. Ainsi, dans son sens anthropologique, le terme «culture» dépasse largement le domaine artistique auquel on se réfère habituellement.

La culture d'un groupe se reflète tant dans son aspect matériel (connaissances techniques, technologie, biens matériels, vêtements) que dans son aspect non matériel (valeurs, croyances ainsi que ses normes, ses lois, sa langue). C'est une erreur de croire qu'on peut limiter la connaissance de la culture d'un groupe à son développement technologique ou à certains traits folkloriques tels son habillement ou sa nourriture. Il faut aller bien au-delà.

La culture se manifeste subtilement dans tous les aspects de notre vie; elle nous habite si profondément que l'on a tendance à dire de nos comportements qu'ils sont «naturels ou innés». Ne dit-on pas que les Noirs ont la danse dans le sang ou que nous sommes «naturellement» plus évolués que certains autres groupes humains?

Bien que non palpable, la culture est une réalité omni-présente dans la vie de chacun. Elle caractérise l'humain. Elle se présente comme un ensemble de connaissances de base que tout individu de tout groupe doit apprendre pour s'adapter à son environnement naturel et social ainsi que pour entretenir des relations avec les autres hommes et femmes. Non seulement la culture répond-elle à des besoins primaires et universels comme se nourrir, mais elle satisfait d'une manière plus particulière aux exigences que chaque culture s'est elle-même créées.

Exemple:

Les cultures occidentales ont développé l'écriture comme moyen de communication. Les gens qui ne savent pas écrire sont considérés comme analphabètes et démunis, dans les sociétés à tradition écrite, alors que dans les sociétés à tradition orale, le besoin de savoir écrire n'est pas impératif et ne nécessite aucun mécanisme pour le combler.

■ La partie suivante sert de complément à la formation de l'animateur. Elle peut être exposée très brièvement aux participants. Il s'agit surtout de rappeler ce que plusieurs personnes savent déjà.

Les différents aspects de la culture

1. Universel

Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, tous les groupes humains possèdent une culture. C'est le moyen d'adaptation particulier que notre espèce a développé au cours de son évolution. Tandis que toutes les autres espèces animales ont des comportements génétiquement programmés, les groupes humains, grâce au développement du cerveau et à sa complexité, sont capables d'apprendre des comportements extra-biologiques.

2. Diversifié

Ainsi, non seulement sommes-nous capables de comportements qui assurent notre survie, mais encore les avons nous diversifiés: devant une même situation - se nourrir, communiquer, discuter, procréer ou se guérir - il existe plusieurs comportements, plusieurs façons de procéder, de percevoir et de juger. Ainsi, au cours de l'évolution humaine, les cultures sont devenues tout aussi valables et complexes les unes que les autres. Nous avons élaboré, avec le temps, diverses façons de faire et d'être, chacune répondant à un contexte précis. Dans ce sens, on parle de différence et non de supériorité.

De la même façon que l'homme et la femme sont différents sans être supérieurs ou inférieurs, les cultures sont différentes, mais non supérieures ou inférieures.

3. Collectif

Évidemment, la culture n'appartient pas à un seul individu (pas plus que la langue). Elle est partagée par un groupe d'individus et transcende ainsi chacun de ses membres. Bien que la culture soit un phénomène collectif, elle ne s'exprime pas toujours d'une manière homogène. La culture propose un idéal de comportement, mais ce dernier peut prendre différentes formes dans la vie de tous les jours.

Exemple:

Dans la culture québécoise, le mariage est monogame, c'est-à-dire qu'on ne peut épouser qu'un seul conjoint à la fois. Par contre, il existe différentes sortes d'alliances: à l'église, devant un tribunal ou l'union de fait. Toutes ces formes de vie commune sont reconnues comme faisant partie de la culture québécoise et sont acceptées par ses membres.

4. Acquis

Contrairement aux traits biologiques qui se transmettent uniquement par hérédité, les valeurs et les comportements culturels doivent être transmis et appris par les individus soit par l'imitation et l'exemple, soit par l'éducation scolaire, soit par l'éducation sociale ou, aujourd'hui, dans plusieurs sociétés, par les médias. Les traits culturels se transmettent indépendemment des traits biologiques. Notre héritage biologique est une chose et notre héritage culturel en est une autre. Les deux phénomènes sont toutefois étroitement liés.

5. Dynamique

Toute culture est en continuelle transformation. Elle évolue et s'enrichit grâce aux apports d'autres cultures, tout en générant ses propres changements. Le Québec a grandement tiré profit des découvertes technologiques, en passant de l'imprimerie à l'informatique. Les Québécois se sont enrichis des traditions culinaires des Italiens, des Grecs et des Chinois tout comme des connaissances médicales des médecins immigrants tels les Haïtiens.

Ainsi, les cultures ne sont figées ni dans le temps ni dans l'espace. Nous sommes bien placés pour nous rendre compte de cette réalité. Au cours du XX^e siècle, la culture québécoise s'est très vite transformée. Les changements de comportements et de valeurs au sein de notre culture ne passent pas inaperçus.

- La partie suivante est très importante pour faire bien comprendre l'aspect culturel et la communication interculturelle. Elle doit fait l'objet d'un exposé.

La culture est un ensemble de comportements et de traits observables

Chaque culture apprend à ses membres un ensemble de comportements particuliers mais communs à chacun. Elle offre des modèles à suivre pour diverses situations de la vie. Elle indique comment on doit réagir devant divers événements tels la naissance ou la mort, ce qui se passe à l'école ou au cours d'une arrestation. Il est généralement aisé d'observer les comportements et certains traits culturels tels l'habillement ou l'alimentation, parce qu'ils sont visibles. Ils ne sont pas pour autant toujours compréhensibles et peuvent susciter des malentendus.

Exemples:

Certains diront que les femmes hindoues s'habillent avec des guenilles, alors que le sari, qui peut être fait de soie, est porté fièrement. D'autres prétendront que certains plats cuisinés par notre voisin immigrant puent comme de la nourriture pour chiens, alors que ce sont des plats traditionnels longuement préparés et grandement appréciés.

Pour certaines cultures, il est impoli de s'affirmer au détriment de son groupe, de s'en distinguer, de soutenir le regard d'un aîné, de poser des questions à un professeur, de demander quelque chose directement à quelqu'un, de toucher la tête de quelqu'un, de serrer la main d'une personne du sexe opposé. Pour les uns, la ponctualité est un signe de politesse, alors que ce n'est pas du tout le cas pour d'autres. Le geste du bras tendu, paume tournée vers le haut, est utilisé pour appeler des personnes dans certaines cultures, et pour appeler des animaux dans d'autres. Certains maintiennent une distance plus ou moins grande entre les personnes qui se parlent, selon les circonstances ou selon les personnes en présence.

Notre culture oriente aussi le développement de nos sens et leur donne une signification particulière. Ainsi, le toucher peut être très valorisé dans certaines cultures, tandis que dans d'autres, il est banni des comportements usuels. Il en est de même pour la vue, l'ouie ou l'odorat.

Les comportements culturels peuvent nous sembler faciles à étudier ou à apprendre. On serait même tenté de dresser une liste de comportements québécois que l'on pourrait distribuer aux immigrants à leur arrivée. Ainsi, ils pourraient devenir de «vrais Québécois». Or, la réalité est beaucoup plus complexe, car les comportements sont doublés de systèmes de valeurs et de référence tellement subtils qu'ils passent inaperçus pour la plupart d'entre nous.

Exemple:

Prenons les comportements québécois liés au climat. Le temps et les changements de saisons orientent une bonne partie de notre vie et se reflètent autant dans nos biens matériels que dans nos contacts interpersonnels. Il faut se munir de vêtements d'hiver et de vêtements d'été, avoir des pneus d'hiver et des pneus d'été, parfois avoir des fenêtres d'hiver et des fenêtres d'été. Les Québécois consacrent une bonne partie de leurs loisirs à s'adapter aux saisons: ils doivent magasiner, courir les aubaines, enlever et entreposer les pneus et les fenêtres, etc. Non seulement devons-nous nous adapter au temps qu'il fait, mais celui-ci est aussi un sujet de conversation courant ou l'entrée en matière à l'occasion d'une rencontre interpersonnelle, avant d'aborder des sujets plus intimes ou pour les éviter:

«Bonjour, comment ça va? C'est terrible comme il fait froid aujourd'hui; ça c'est refroidi en une nuit. On n'aurait pas dit cela hier, il faisait tellement soleil. Et demain, on annonce de la pluie. En plein mois de janvier, ce n'est pas croyable... Par contre, en fin de semaine, on retrouvera des températures normales. Alors, il se peut que j'aille glisser avec les enfants...»

Vous remarquerez que l'on peut passer 10 à 20 minutes à parler du temps au début d'une rencontre. Ouvrez la radio, on entend régulièrement des bulletins de météo. Cela reflète une préoccupation importante pour les Québécois, qui n'est pas toujours évidente pour l'étranger, particulièrement pour celui qui vient d'un pays chaud. Ainsi pour que les immigrants s'intègrent au Québec, il ne s'agit pas uniquement pour eux de se munir d'habits et de pneus à neige, mais de devoir aussi apprendre tous les rituels québécois se rapportant aux saisons et au climat, rituels que les Québécois ont appris durant leur processus de socialisation et qui sont devenus inconscients pour la plupart d'entre eux.

On dira même de ces comportements qu'ils sont «naturels». Or, ces comportements sont tout à fait culturels. Tous ces petits détails, qui peuvent paraître anodins, sont en fait très importants dans une culture. S'ils sont inconscients, il sera très difficile de les verbaliser et de les enseigner aux autres. Bref, la culture est une série de petits détails qui font que pour devenir Québécois, il ne s'agit pas seulement de chausser des raquettes, mais il faut savoir aussi parler de ses raquettes, connaître leur origine et savoir les utiliser.

La culture est un système de référence, un ensemble de codes et de classifications

Dès la naissance, chaque culture inculque à chacun de ses membres, par un processus de socialisation, un système de pensée, de référence et de valeurs. Le modèle culturel appris permet à chacun de nous de comprendre, d'interpréter, de découper et de juger la réalité. Ainsi, devant une même situation, chaque groupe culturel interprète en fonction de ses propres critères et valeurs, d'où l'incompréhension et les malentendus culturels. Aucune culture n'a le même point de vue pour analyser une situation.

Notre système de référence oriente la perception des différences physiques et culturelles entre Nous et les Autres. Les différences physiques - la couleur de la peau, la grandeur, le poids, etc. - et les différences culturelles n'ont pas de valeur absolue. Elles prennent leur signification selon le contexte et dépendent des points de référence de chacune des cultures. Notre culture accentue ou nie des différences naturelles ou biologiques entre individus et entre les groupes d'individus. De plus, notre besoin de classer et d'ordonner la réalité oblige chaque groupe humain à créer des généralisations ou des stéréotypes selon ses éléments de référence. Notre perception est fixée selon les stéréotypes appris.

Ainsi, rien n'est plus difficile, complexe et fascinant que d'entrer en contact avec les membres d'une autre culture, que ce soit avec des enfants ou avec des adultes, parce que cette rencontre signifie la confrontation de deux codes culturels et de deux systèmes de référence.

Exemple:

Au Québec, comme en Amérique et en Occident, les parents valorisent le développement personnel de leurs enfants; nous sommes une société où l'individualisme est important. Il n'est donc pas surprenant qu'en éducation, on insiste sur l'affirmation de soi, sur la réussite individuelle, les choix personnels, etc. D'autres cultures voient au contraire d'un mauvais oeil ces comportements; elles mettent l'accent sur la participation de l'individu au projet de sa famille, de sa communauté; elles valorisent l'intégration de l'individu à son groupe et son relatif oubli de soi face au groupe d'appartenance. D'autres cultures ont des projets différents pour leurs garçons et leurs filles; les uns et les autres ne sont pas traités de la même façon, n'ont pas les mêmes tâches, n'auront pas les mêmes destinées et n'ont pas les mêmes fonctions à l'intérieur de la famille, de l'école ou de la société.

- L'animateur peut expliquer cet exemple (annexe 2) ou le faire lire aux participants.

Exemple[1]:

Un Africain à qui on a demandé d'écrire le profil culturel de sa tradition africaine a répondu ceci:

«Je veux bien essayer. Mais je dois vous avertir, dès le départ, que ce procédé est étranger à notre façon habituelle en Afrique de communiquer nos propres valeurs culturelles. Ordinairement, non seulement nous procédons par voie orale plutôt que par voie écrite, mais nous préférons enseigner par gestes, contes et proverbes plutôt que par exposé systématique et par explication. Notre habitude, c'est de transmettre les valeurs à des moments précis de la vie, quand le temps est venu et que les esprits sont prêts à les recevoir. Aussi, nous ne valorisons pas tant la clarté que le sens mystérieux des choses. Si c'est clair, dit-on, ça ne doit pas être complètement vrai.

«Procéder par explication écrite et claire comporte donc un double risque très grave: d'abord, celui d'infidélité à ma propre tradition, si je ne procède qu'à la manière occidentale; ensuite, celui que le lecteur passe à côté de l'âme africaine s'il ne fait pas d'effort pour prendre ses distances vis-à-vis de ses propres habitudes intellectuelles.

1. Diallo, Yaya, **Profil culturel africain**, Centre interculturel Monchanin, coll. Profils culturels, 1985, p. VI-VII.

> «C'est donc une aventure de communication interculturelle que nous entreprenons ensemble. Pour nous rencontrer à l'intérieur de ces pages, il va falloir, de part et d'autre, faire un effort pour modifier nos habitudes.
>
> «J'écris dans une langue, le français, que j'ai apprise à l'école; ainsi, les mots que j'utilise n'ont pas pour moi la même signification que pour mes lecteurs. Par exemple, si le mot «obéissance» est un compliment dans la société africaine, il l'est moins dans la société occidentale...»

En classe, les enfants vont d'abord réagir comme leur culture leur a déjà appris: ils vont se comporter comme leur culture le leur demande et ils vont interpréter les comportements des autres en fonction de leurs normes, de leur code culturel. Ce n'est qu'après avoir compris ce que la nouvelle culture d'accueil leur demande qu'ils pourront adopter les nouveaux comportements requis. Mais pour cela, ils doivent être en contact avec les membres de cette culture.

Il est toutefois possible d'apprendre les éléments de référence de l'autre groupe et de communiquer avec celui-ci. Il s'agit là du travail des anthropologues sociaux et culturels, qui sont en quelque sorte des traducteurs de la pensée entre les deux groupes. C'est aussi ce que l'immigrant fait pour s'intégrer dans la société d'accueil. Il est toutefois impossible d'apprendre et d'assimiler tous les éléments de référence en une seule génération. En tant que Québécois, nous ne connaissons pas ou ne sommes pas conscients de tous les traits de notre société. Par exemple, bien qu'un Montréalais puisse partager en grande partie le système de référence des gens du Lac-Saint-Jean, une partie lui échappe. De même, il serait malvenu de demander à un immigrant de tout connaître de la culture québécoise ou à une personne du Lac-Saint-Jean de connaître tous les traits montréalais.

Toutes les composantes d'une culture, qu'elles soient conscientes ou inconscientes, sont étroitement liées et prennent leur signification dans un contexte donné. Bien que les immigrants, tout comme nous, soient des êtres culturels appartenant à un groupe déterminé, lorsqu'ils quittent leur pays, ils quittent leur contexte culturel et laissent derrière eux une partie de leur culture tout en se munissant d'une autre. Ils ne pourront jamais faire revivre totalement leur culture dans le pays d'accueil, puisque le contexte est différent. De plus, cette portion de leur culture avec laquelle ils arrivent se transformera au contact de la culture québécoise. Finalement, les enfants nés au Québec ou arrivés très tôt se socialiseront en milieu québécois. C'est pourquoi plusieurs membres de communautés ethniques (Italiens, Algériens, Vietnamiens, etc.), lorsqu'ils retournent en touristes dans leur pays d'origine après quelques années passées au Québec, ne se reconnaissent plus comme des Italiens, des Algériens ou des Vietnamiens. Sans s'en rendre compte, ils sont devenus des Québécois d'origine italienne, des Québécois d'origine algérienne ou des Québécois d'origine vietnamienne.

La culture immigrée

Contrairement à la croyance populaire, deux ou plusieurs cultures en présence ne peuvent vivre l'une dans l'autre. Il existe toujours une culture dominante qui peut englober des sous-cultures ou des cultures immigrées, telles qu'elles sont vécues par les communautés ethniques. Par définition, une culture fait des choix dans ses comportements, ses perceptions et ses valeurs. On ne peut privilégier à la fois les mariages monogames et polygames. Par ailleurs, certains traits culturels peuvent coexister à l'intérieur d'une société, alors que d'autres se retrouvent carrément en contradiction. C'est pourquoi une culture doit faire des choix parmi les nombreuses possibilités imaginables.

La culture des populations immigrées n'est jamais totalement reproduite ou vécue dans la culture d'accueil. Par contre, certains traits peuvent être maintenus et transformés au

contact de la société d'accueil. On a de plus en plus tendance actuellement à parler de culture immigrée plutôt que de culture d'origine lorsque l'on parle des différences entre les manières d'être des nouveaux arrivants et des Québécois.

Selon Marco Micone[1], la culture immigrée nous permet de constater qu'au delà des différences nationales ou raciales, il existe des similitudes fondamentales entre les divers groupes d'immigrants d'abord, mais aussi entre ces derniers et la population de la société d'accueil, surtout si l'on s'intéresse à des aspects humains autres que sociologiques et économiques. La culture immigrée nie l'existence des cultures d'origine en pays d'accueil, tel que le suggèrent les multiculturalistes, et met l'accent sur les similitudes sans pour autant rejeter les différences entre les groupes ethniques.

On appelle cultures immigrées, non pas les cultures d'origine en pays d'accueil, mais plutôt les expériences communes aux immigrants ainsi que les similitudes entre les immigrants et la population du pays hôte.

La notion de culture immigrée nous fait saisir toute la complexité de la situation de l'immigrant et va au-delà des stéréotypes et des préjugés.

La culture immigrée présente les trois aspects suivants:

1. L'expérience de vie dans le pays d'origine (les rapports hommes-femmes, le régime politique, le degré de scolarité, la religion, le milieu de vie rural ou urbain);

1. Communication prononcée à l'occasion des sessions de formation en éducation interculturelle en 1989. M. Micone est professeur au Vanier College. Italien d'origine, il a écrit plusieurs textes et pièces de théâtre sur le phénomène de l'immigration.

2. Le processus de l'émigration-immigration (l'insécurité psychologique et matérielle qui en découle, l'exploitation possible de l'immigrant, la politique régissant l'immigration, l'immigration temporaire ou permanente);

3. L'expérience de vie en pays d'accueil (les structures d'accueil en milieu scolaire ou de travail, les problèmes de racisme, la régionalisation de l'émigration et ses conséquences).

En conclusion, les termes «culture immigrée» désignent un ensemble d'expériences de vie commune à tous ceux qui ont connu l'exode. Cependant, chacun des immigrants est porteur d'une culture ayant ses particularités, dont l'axe principal demeure la culture immigrée.

■ Pour plus de détails sur la culture immigrée, se référer au module 4 du cahier *Les Canadiens et les Québécois face à l'immigration*.

COMMENT DÉCRIRE UNE POPULATION

MODULE 2

Objectifs:

- Comprendre les termes utilisés pour désigner une population ou un groupe d'individus.
- Distinguer et utiliser les termes appropriés pour désigner un groupe d'individus: culture, ethnie, nation, minorité, communauté ethnique, race, population biologique.

Contenu:

- Définition et explication des concepts suivants: culture, ethnie, nation, minorité, communauté ethnique, race, population biologique.

Durée:

- Une heure et demie.

Modalités:

- Exposé, travail en équipes et séance plénière.

Matériel requis:

- Acetates ou photocopies des annexes 3, 4 et 6.

DÉROULEMENT

EXPLORATION
Schéma d'une population[1]

1. L'animateur distribue à chaque équipe de trois personnes la feuille intitulée Schéma d'une population (voir annexe 3). À chacun des membres de l'équipe, il donne la définition de deux des termes suivants (annexe 4): population biologique, ethnie, communauté ethnique, minorité nationale, nation et minorité ethnique. L'équipe doit remplir la feuille Schéma d'une population en utilisant les définitions.

OBJECTIVATION

2. Après 15 minutes, demander aux équipes de présenter leur travail. L'animateur explique ensuite les nuances qui existent entre les concepts et demande aux participants de trouver de nouveaux exemples. Une feuille de réponses figure à l'annexe 5.

1. Activité extraite de Barrette, C., GAUDET, E. et LEMAY, D., **Interculturalisme et pratiques pédagogiques au collégial: proposition de design pédgogique**, Collège Ahuntsic et Collège Bois-de-Boulogne, Montréal, 1988, p. 164-165.

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Culture:

La culture est un ensemble de comportements, de valeurs, de croyances, de manières d'être et d'agir que partagent et transmettent entre eux les membres d'une société donnée. (cf. module 1)

Ethnie:

Une ethnie est une population humaine qui se définit par une culture, une histoire et un territoire communs. L'expression «se définit» est importante, car elle réfère à la conscience collective d'appartenance.

Communauté ethnique:

Une communauté ethnique est un groupe social issu d'une population immigrante et qui partage un héritage culturel distinctif.

Nation:

Une nation est un ensemble d'individus (ou un peuple) constituant ou ayant constitué un système politique autonome établi sur un territoire particulier.

Minorité:

Une minorité est un groupe social qui est en situation d'infériorité politique, économique et le plus souvent démographique, et qui est sujet à la discrimination.

Race[1]:

Unité de classification d'une espèce déterminée par des références géographiques et génétiques.

Population biologique[1]:

Unité commode de division d'une espèce avec des références géographiques et génétiques. Une population n'est pas une entité naturelle, elle change selon les critères géographiques et/ou génétiques retenus pour le définir.

1. Barrette, C., **Races, biologie et culture**. C. Barrette et Presses collégiales du Québec, Montréal, 1988.

DÉVELOPPEMENT EXPLICATIF

Culture:

La culture est un ensemble de comportements, de valeurs, de croyances, de manières d'être et d'agir que partagent et transmettent entre eux les membres d'une société donnée. (cf. module 1)

Ethnie:

Une ethnie est une population humaine qui se définit par une culture, une histoire et un territoire communs. L'expression «se définit» est importante, car elle réfère à la conscience collective d'appartenance.

On fait partie d'une même ethnie parce que les membres ont une même identité culturelle ou une même conscience collective d'appartenance. Certains auteurs ajouteront au sentiment d'appartenance un territoire commun. Mais ce critère de territoire commun pose des problèmes dans le cas des Juifs et des Tziganes.

Exemple:

L'ethnie canadienne-française
L'ethnie italienne
L'ethnie juive

Mais en aucun cas on ne parlera de l'ethnie noire. En effet, l'aspect biologique d'un groupe n'entre pas en considération dans la définition du terme «ethnie».

Communauté ethnique:

> *Une communauté ethnique est un groupe social issu d'une population immigrante qui partage un héritage culturel distinctif.*

Une communauté ethnique se compose d'un ensemble d'individus issus d'une même ethnie. Il s'agit de personnes qui ont quitté le groupe d'origine comme immigrantes ou comme réfugiées. Une communauté ethnique, nommée aussi communauté culturelle par le gouvernement du Québec, maintient certaines différences culturelles avec la société d'accueil.

Exemple:

Au Québec, on peut parler des communautés ethniques chinoise, cambodgienne, grecque.

Nation:

> *Une nation est un ensemble d'individus (ou un peuple) constituant ou ayant constitué un système politique autonome établi sur un territoire particulier.*

Le terme «nation» a généralement une connotation politique. La nation est, en quelque sorte, un statut attribué à une ethnie. Ce statut lui confère des droits politiques généraux, dont ceux qui sont liés à la nationalité et à la citoyenneté. (Barrette, C., Gaudet, E. et Lemay, D., **Interculturalisme et pratiques pédagogiques au collégial: proposition de design pédagogique**, Collège Ahuntsic et Collège Bois-de-Boulogne, Montréal, 1988, p. 31). On continue d'appeler «nations» des groupes qui, bien qu'ils aient perdu l'autonomie politique, tendent à retrouver et conserver leurs traditions, leur culture et leur habitat.

Exemple:

Au Canada, la notion de nation s'applique aux Canadiens français et aux Canadiens anglais en tant que peuples fondateurs de l'actuel Canada. Mais elle s'applique aussi aux populations autochtones historiquement constituées en système politique autonome, lequel a été défait à la suite de la colonisation.

Finalement, sur les plans politique et international, on parlera de nation canadienne.

Minorité:

Une minorité est un groupe social qui est en situation d'infériorité politique, économique et le plus souvent démographique, et qui est sujet à la discrimination.

On parle de minorités nationales, linguistiques, religieuses ou ethniques.

Exemples:

Les Québécois sont une minorité nationale.

Les Canadiens français sont une minorité linguistique en Ontario.

Les témoins de Jéhovah sont une minorité religieuse.

Les Tamouls sont une minorité ethnique.

En conclusion, une population ou un groupe d'individus peut se définir par les termes de culture, d'ethnie, de minorité, de communauté ou de nation; tout dépend du contexte dans lequel ils sont utilisés. Mais dans aucun de ces cas, on ne peut leur associer des critères biologiques communs. En effet, on constate que les données biologiques d'une population sont indépendantes de ses traits culturels, ethniques ou nationaux.

Par exemple, il est impossible d'associer un trait biologique particulier, telle la couleur de la peau blanche, avec la nation canadienne. On ne peut affirmer non plus que les Africains sont tous noirs: on n'a qu'à penser aux Blancs d'Afrique du Sud. Et la race alors?

Race (aujourd'hui population biologique):

Race[1]:

Unité de classification d'une espèce déterminée par des références géographiques et génétiques.

Population biologique[1]:

Unité commode de division d'une espèce avec des références géographiques et génétiques. Une population n'est pas une entité naturelle, elle change selon les critères géographiques et/ou génétiques retenus pour la définir.

1. Barrette, C., **Races, biologie et culture**, C. Barrette et Presses collégiales du Québec, Montréal, 1988.

Le terme «race» revêt au XVII^e^ siècle le sens de «famille noble» ou de «lignage noble». Par exemple, on disait «appartenir à la race noble». Au XVIII^e^ siècle, le mot «race» fut récupéré pour servir de catégorie de classification à titre de subdivision d'une espèce par les sciences naturelles qui lui donnèrent un sens commun: on s'est mis à définir des races chez les oiseaux, chez les chiens et, bien sûr, chez les humains.

Traditionnellement, chez l'espèce humaine, le terme «race» désignait un groupe d'individus partageant des traits physiques, visibles extérieurement, et dont l'origine était considérée comme génétique. La couleur de la peau, la couleur des cheveux et des yeux, la taille, la forme des lèvres et de la tête étaient les critères le plus souvent retenus pour classifier l'humanité en races distinctes. À ces traits biologiques, on a vite associé des traits psychologiques et culturels. Parce que l'on a la peau noire, on est meilleur danseur et peu intelligent; parce que l'on a la peau blanche, on est plus inventif et supérieur. Ce genre de raisonnement a vite mené à l'émergence de nombreux préjugés sur les *Autres*, ceux qui sont différents de *Nous*, et a même conduit à des raisonnements racistes.

On sait très bien aujourd'hui, d'une part, que les traits psychologiques ou culturels se transmettent d'une manière indépendante et différente des traits biologiques (*cf. module 1*) et, d'autre part, que les traits biologiques visibles d'une personne ne reflètent pas totalement sa réalité génétique.

Les découvertes récentes en biologie nous apprennent que si on considère l'ensemble des gènes, il n'en existe pas qui soient exclusifs à un groupe d'individus; les groupes humains possèdent sensiblement les mêmes gènes mais à des fréquences variables. Il est donc impossible de déterminer des groupes étanches qui ont l'exclusivité de traits génétiques communs (*cf. module 1*).

Ainsi, le terme «race» possède un sens sociologique et idéologique pour M. et Mme Tout-le-Monde, mais n'a aucun sens biologique ou génétique pour les généticiens puisqu'il ne correspond à aucune réalité biologique.

Le terme «race» n'est plus utilisé en biologie humaine ou animale puisqu'il est devenu inopérant. D'autant plus que pour l'espèce humaine, le terme a fait l'objet d'un abus de langage ou a souvent servi pour dénigrer certaines populations.

Par exemple, dans les classifications raciales des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, le Blanc était décrit comme supérieur, ingénieux et civilisé, le Jaune était avare, hypocrite et orgueilleux, et enfin, le Noir était inférieur, paresseux et rusé.

Les scientifiques ont remplacé le terme «race» par «population biologique». Ces derniers termes ont l'avantage, du moins pour l'espèce humaine, de faire fi des traits méprisants que l'on associait aux différences biologiques et de bien distinguer les traits physiques des traits culturels.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES

LA RACE ET LA COULEUR DANS L'ARTICLE 10 DE LA CHARTE DES DROITS ET LIBERTÉS DE LA PERSONNE.

COMMISSION DES DROITS DE LA PERSONNE DU QUÉBEC. ***La race et la couleur*, Cahier du 10 décembre 1982.**

La couleur est essentiellement un élément de caractérisation de la race et c'est pourquoi nous avons choisi de traiter ensemble ces deux notions. La «race» est un concept fort difficile à définir. Ce concept révèle une double signification du fait qu'il est à la fois notion scientifique et à la fois notion de «bon sens».

Cette distinction est fondamentale. Dans les deux cas, cependant, nous retrouvons des références communes. Quand nous parlons de race, il y a nécessairement une composante biologique. Le terme est marqué de connotations héréditaires et constitutionnalistes. Dans les deux cas aussi, on se réfère à des populations qui ont des traits particuliers. Malgré tout, deux conceptions fondamentales s'affrontent.

Notion scientifique versus notion de «bon sens»

Chez l'homme de la rue, on se réfère à des traits qui apparaissent clairement observables, la couleur de la peau par exemple. Mais chez le généticien, en particulier, on fera une différence essentielle entre les traits observés (le phénotype) et les gènes (le génotype) qui sont en partie responsables de ces traits. Le généticien se méfiera donc de l'apparence extérieure. Pour lui, décrire une race, c'est décrire la fréquence de certains génotypes à l'intérieur d'une population, c'est-à-dire décrire la fréquence des particularités qui sont transmises par hérédité. Cela est d'autant plus important que presque tous les gènes (transmis par hérédité) se manifestent différemment selon les différentes conditions du milieu, conditions climatiques, alimentaires ou autres. Cela s'applique d'ailleurs à la couleur de la peau, comme à la taille, à la grosseur, etc. Un autre phénomène, appelé «dominance et récessivité», nous démontre aussi que l'aspect extérieur peut masquer l'hérédité ou mal nous renseigner sur ce qui est réellement transmis au niveau des gènes, ce qui fait qu'on peut classer un individu dans une catégorie à laquelle il n'appartient pas du tout sur le plan génétique.

Il y a un autre aspect important dans la perception commune de la race et la perception qu'un généticien ou un anthropologue physique peut avoir. Dans le premier cas, on a une perception statique, figée de la race. L'homme de la rue ne remet pas en cause qu'il y a des Blancs, des Jaunes, des Rouges et des Noirs. Il l'a appris comme ça, c'est son système de référence et, pour lui, cette réalité est bien claire. Il perçoit donc les races comme des populations bien différenciées. Mais en réalité, les populations ne sont pas bien différenciées. C'est le système de référence, le système de classification que nous utilisons qui crée cette différenciation. Personne n'est réellement «noir» et personne n'est réellement «blanc». Le noir, c'est la couleur du téléphone que j'ai devant moi dans mon bureau. Le blanc, je dirais que c'est la «couleur» de la feuille de papier que j'ai devant moi. Si je cherche des gens dont la couleur de la peau correspond à la couleur de mon téléphone ou de ma feuille de papier, je n'en trouverai pas, pas plus que je ne trouverai d'Amérindiens «dits de race rouge» dont la couleur de la peau correspond à la couleur du camion de pompier rouge que j'ai croisé hier soir.

En fait, en ce qui concerne la couleur de la peau chez les populations humaines, il y a une variation extrêmement grande qui va d'une peau où il y a absence totale de pigment de mélanine (un des pigments responsable de la couleur) à une peau qui possède une très grande quantité de pigments de mélanine et qui est très foncée, presque «noire», dirions-nous. Pourtant, nous n'avons que quatre catégories pour classifier cette immense variété.

Notre perception, à partir d'un système de couleurs, tel que nous l'avons appris, pose bien d'autres problèmes. Pourquoi devrions-nous classer les gens à partir de la couleur de la peau plutôt qu'à partir d'autres caractères ou d'autres traits? Si je classe les individus à partir de la couleur de leur peau, j'obtiendrai une certaine distribution de la population. Si je classe les gens à partir de la forme de leur nez, j'obtiendrai aussi une certaine distribution de la population, mais qui ne correspondra pas nécessairement à la distribution précédente. Si je classe à partir de la forme de leurs cheveux, de leur grandeur, de la forme générale de leurs empreintes digitales, de leur groupe sanguin, de la hauteur de l'auréole mammaire sur la poitrine, de leur sensibilité à certaines maladies, de leur sensibilité à certains produits chimiques, etc., j'obtiendrai autant de distributions et qui seront bien loin de correspondre entre elles. En fait, on pourrait avoir autant de distributions que de caractères.

Concrètement, cela veut dire que ce n'est pas parce qu'un individu a la peau foncée qu'il aura nécessairement les cheveux crépus, qu'il sera grand, qu'il aura les lèvres épaisses, qu'il aura tel type de menton, tel groupe sanguin, etc. Les études, au niveau de l'hérédité humaine, ont très bien démontré le fait de l'indépendance des caractères.

Dans notre façon commune de voir les choses, on a l'impression que, parce qu'on a une couleur de peau différente d'une autre, toute notre hérédité est différente. Nous fonctionnons constamment à partir d'images stéréotypées, de portraits types qui nous empêchent, entre autres, de voir qu'il y a une très grande variation à l'intérieur de la race dont nous croyons faire partie, qui nous empêche de voir que la variation intra-raciale peut être aussi grande que la variation entre deux races supposées différentes.

Voilà donc cette conception statique, stéréotypée, figée de la race qui est véhiculée au niveau du sens commun. Cette perception figée est d'ailleurs à l'origine de l'idée des races bien différenciées, des races pures, des races originelles. En fait, les théoriciens et les idéologues du racisme y ont puisé la base de leurs réflexions.

À cette perception s'oppose celle des milieux scientifiques d'aujourd'hui, des généticiens en particulier, qui ont une perception très dynamique des popula-tions humaines et des «races». Pour eux, les races seraient «des populations humaines qui se reproduisent, ni plus ni moins». Cette définition apparaît peut-être trop simple, mais elle a des implications fondamentales. Il n'y a pas de populations figées mais des populations continuellement en évolution. Il s'agit donc, avant tout, de découper un certain nombre de populations et d'étudier la fréquence de certains gènes à un moment donné. D'abord, les populations elles-mêmes évoluent constamment dans leur composition; elles peuvent croître, se diviser, se contracter, etc. Puis, la fréquence de certains gènes varie constamment, en raison de l'influence des forces évolu-tives, c'est-à-dire par les mutations, par le mécanisme de sélection naturelle, par l'hybridation (ou mélange entre populations), par l'isolement plus ou moins prolongé de certains groupes (isolement géographique ou isolement social) ou par la fluctuation génétique (appelée dérive génétique qui fait que certains gènes augmentent en fréquence, diminuent ou se perdent seulement par le fait du hasard).

LE CONCEPT DE RACE

CEQ. *Déclarer la paix, réclamer mes droits*, Dossier pédagogique, Québec, septembre 1988.

Les premières tentatives de classification de l'espèce humaine apparurent au XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, et elles comportaient d'emblée une hiérarchisation. Le Blanc y était décrit comme ingénieux et gouverné par des lois, le Noir, paresseux et rusé, serait gouverné par la volonté arbitraire de ses maîtres, le Jaune, avare et orgueilleux serait quant à lui, gouverné par l'opinion[1]*. Ces classifications ont évidemment servi de justifications aux différentes entreprises colonialistes et à l'esclavage, tout comme elles servent encore à justifier l'apartheid.*

Le raffinement de ce système de classification, basé sur un ensemble de caractéristiques physiques (couleur de la peau, forme du crâne, etc.) en conduira certains à reconnaître plus d'une vingtaine de races, d'autres à établir une hiérarchisation entre Européens, glorifiant les Nordiques, méprisant les Juifs. Cette dernière théorie sera d'ailleurs un des fondements du nazisme.

Au XX^e^ siècle, les scientifiques seront de plus en plus nombreux à dénoncer l'utilisation du concept de race à des fins de domination. En 1951, dans sa «Déclaration sur la race et les différences raciales»[2]*, l'UNESCO affirmait que le mot race ne doit pas servir à discriminer, mais servir exclusivement à la classification anthropologique des groupes présentant un ensemble bien défini de traits physiques.*

Aujourd'hui, l'évolution de la génétique a conduit de nombreux scientifiques à rejeter le concept de race car, disent-ils, il n'existe actuellement aucune classification objective de l'ensemble des populations humaines. La génétique a permis d'observer certaines différences entre les populations, mais les populations que l'on retrouve dans chaque regroupement varient selon le critère utilisé. Par exemple, la couleur foncée de la peau est déterminée génétiquement par un pigment, la mélanine.

Les populations «noires» ont un taux élevé de mélanine, alors que ce taux est faible chez les populations «blanches» et «jaunes»[3]*. On a également observé que la présence du lactose (une enzyme nécessaire à la digestion du lait) pouvait permettre un autre regroupement. Cette fois, le classement des hommes en deux groupes réunit, d'une part, les Européens et des Américains originaires d'Europe et, d'autre part, les personnes des autres continents. Une autre caractéristique génétique, liée cette fois au système sanguin (antigènes du système immunologique HLA) conduit à regrouper, d'une part, les populations africaines et européennes et, d'autre part, les populations asiatiques et les Esquimaux.*

---

1. À l'époque, certains allaient même jusqu'à classer en deux groupes distincts les peaux de chaque groupe: peau de l'homme et peau de nègre.
2. [...]
3. On explique généralement ce phénomène par l'adaptation de l'organisme au rayonnement ultraviolet plus ou moins fort du soleil.

Les quelques différences génétiques observables entre diverses populations conduisent donc à des regroupements variés. On a plutôt constaté une uniformité génétique chez l'ensemble des populations humaines, les variations observées étant aussi importantes à l'intérieur d'un même groupe qu'entre des groupes différents. Bref, la diversité génétique est telle qu'on peut être aussi différent de son voisin que de quelqu'un vivant dans un autre pays, quel qu'il soit.

Puisqu'il ne semble pas y avoir de critères objectifs délimitant ce qu'on désigne sous l'expression «races», et parce que ce concept depuis son origine a servi à la hiérarchisation des populations, parce qu'il a justifié et justifie encore la domination de certains groupes sur d'autres, nombreux sont celles et ceux qui suggèrent de ne plus utiliser le concept de race pour la classification de l'espèce humaine.

EXPLORATION
Utiliser les termes justes!

3. **Cet exercice est un renforcement de l'apprentissage. Il permet de discuter des termes présentés. L'animateur a le choix de le présenter au début ou à la fin du module, ou même de l'ignorer complètement s'il manque de temps.**

   L'animateur écrit au tableau ou distribue une photocopie des termes et groupes sociaux (annexe 6). Il demande à chacune des équipes de choisir, parmi les termes suivants, celui qui convient aux groupes sociaux mentionnés en tenant compte des définitions déjà vues.

Termes	**Groupes sociaux**
ethnie	les Italiens de Montréal
communauté ethnique	les Amérindiens Cris de la Baie James
nation	les Haïtiens du Québec
minorité	les Québécois francophones
race	les Juifs de Toronto

1. BARRETTE C., GAUDET, E. et LEMAY, D., **Interculturalisme et pratiques pédagogiques au collégial: proposition de design pédagogique**, Collège Ahuntsic et Collège Bois-de-Boulogne, Montréal, 1988, p. 166-167.

OBJECTIVATION

4. Après 20 minutes, demander aux équipes leurs réponses.

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

A) Les Italiens de Montréal, les Haïtiens du Québec et les Juifs de Toronto sont des communautés ethniques. Ils sont des fractions migrantes au Canada d'ethnies plus larges: les Italiens viennent d'Italie, les Haïtiens d'Haïti et les Juifs du monde entier. Ce sont toutes trois des communautés ethniques au Canada même si leurs groupes d'appartenance vivent des situations différentes. En effet, les Italiens et les Haïtiens sont aussi des nations, puisqu'ils ont un territoire reconnu (Italie et Haïti), mais les Juifs ne sont pas exclusivement rattachés à Israël; ils ne sont pas tous établis sur un territoire propre. En ce sens, les Juifs du monde entier ne constituent pas une nation. Bien que l'on ait souvent parlé de la race juive, surtout au temps de l'Allemagne nazie, elle n'existe absolument pas. Être juif signifie tout simplement être de religion juive. Aucun trait physique ne peut être associé au fait d'être juif. D'ailleurs, on rencontre en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique de nombreuses personnes d'allégeance juive mais qui ne partagent pas tout à fait la même culture.

B) Les Cris du Québec sont une nation. Ils sont une des neuf nations amérindiennes du Québec. Ils ont leur culture propre et ont déjà détenu leur propre territoire. Toutefois, la nature précise des droits territoriaux qu'ils ont conservés après l'arrivée des Européens fait encore l'objet de litiges. Quoi qu'il en soit, en tant qu'autochtones (qui originent de) du Canada, ils ont des droits territoriaux que n'ont pas et ne peuvent revendiquer les communautés ethniques qui ont immigré au pays après les conquêtes française et anglaise. Au sein du Canada, les Cris sont également une minorité nationale.

C) Les Québécois francophones forment une nation. Il s'agit là d'une ethnie qui a son propre territoire. Les Québécois sont de plus considérés comme l'un des deux peuples fondateurs de l'actuel Canada, mais au sein du Canada, ils sont également une minorité nationale.

LES PHÉNOMÈNES QUE SONT LE STÉRÉOTYPE, LE PRÉJUGÉ, L'INTOLÉRANCE ET LA XÉNOPHOBIE

MODULE 3

Objectifs:

- Reconnaître les composantes du stéréotype, du préjugé, de l'intolérance et de la xénophobie.
- Distinguer et analyser ces phénomènes dans la société québécoise et plus précisément en milieu scolaire

Contenu:

- Définitions et explications des termes suivants: identité, stéréotype, préjugé, intolérance et xénophobie.

Durée:

- De trente minutes à une heure.

Modalités:

- Exposé et séance plénière.

Matériel requis:

- Acétate ou photocopie de l'annexe 7.

DÉROULEMENT

INTRODUCTION

1. Expliquer brièvement les notions suivantes: stéréotype et préjugé

Dès la naissance, les êtres humains doivent acquérir leur caractère culturel par l'apprentissage de comportements et de valeurs propres à leur groupe social, lesquels contribuent à la formation de leur identité culturelle et sont les fondements de leur personnalité. L'identité culturelle permet aux membres d'un même groupe de se définir, de reconnaître ce qu'ils ont de semblable et de partager un même sentiment d'appartenance. Par conséquent, l'identité culturelle permet de nous distinguer des Autres et de savoir ce que nous avons de différent. L'identité culturelle propre à un groupe est évidemment un phénomène dynamique; elle se modifie avec le temps et au contact des Autres. Ce que nous laissons derrière nous, notre passé, devient souvent du folklore. Les Québécois d'aujourd'hui ne se définissent plus comme des porteurs de ceintures fléchées ou des coureurs des bois; pourtant, il arrive que nous nous représentons ou qu'on nous représente ainsi à l'occasion de cérémonies publiques ou officielles sur la scène internationale.

L'identité culturelle consiste donc, d'une part, à se définir. Qui sommes-nous? Quelles sont nos caractéristiques en tant que Québécois ou Canadiens? Et, d'autre part, à se distinguer des Autres. Qui sont-ils? Quelles sont leurs particularités? En quoi sont-ils différents de nous?

Les groupes humains défendent d'une matière plus ou moins acharnée les traits qui les personnifient; tout dépend de la valeur, de l'importance et de la signification que l'on accorde à ces traits. Devant certains traits, tels la langue, la religion, les vêtements et la moralité, les groupes réagissent différemment. Par exemple, la question linguistique revêt énormément d'importance pour les Québécois, tandis que d'autres communautés se battent pour la pratique de leur religion. Il existe souvent plusieurs façons de se définir: tout dépend du contexte. Par exemple, pour les Européens, nous sommes des Canadiens, mais pour les Canadiens, nous sommes des Québécois.

Cette distinction entre *Nous* et les *Autres* s'exprime dans un premier temps par des mots: les noms que l'on se donne et ceux que l'on donne aux *Autres*. Nous sommes les *Vrais*, les *Bons*; les *Autres* sont les *Étrangers*, les *Faux*, les *Vauriens*. Une fois de plus, selon le contexte, ces noms revêtent une connotation plus ou moins sympathique et peuvent conduire au harcèlement verbal.

Cette distinction entre Nous et les Autres prendra aussi la forme de généralisations et de jugements de valeur sur des traits qui nous sont propres et qui sont caractéristiques des *Autres*, ou que l'on perçoit comme particuliers. Ainsi se développeront les stéréotypes et les préjugés.

Le système de classification et de référence, c'est-à-dire la culture dans laquelle un individu a été socialisé, contribue à la formation de son identité culturelle. Ce même système crée des généralisations auxquelles personne n'échappe. Ainsi, nous appréhendons les réalités à partir de généralisations que nous avons apprises de notre groupe. C'est ce que l'on nomme des stéréotypes.

Les stéréotypes naissent du besoin qu'ont les humains de classer un groupe humain et de généraliser une situation. M. Cvetkovich (1985, *cf. texte en lecture complémentaire*) précise ainsi cette notion:

> *«La majorité des gens croient que les stéréotypes sont injustes et doivent être démentis... Ce n'est pas parce qu'il n'existe pas de différences que les stéréotypes sont injustes. On dit généralement qu'un stéréotype est injuste lorsqu'il va trop loin, lorsqu'il est soutenu avec trop de rigidité ou reflète une évaluation fortement émotive... C'est sur le cadre de référence d'une personne que se fonde la distinction entre un stéréotype et une description exacte.»*

Les groupes humains ne s'en tiennent jamais sur le plan de la description généralisée, c'est-à-dire du stéréotype. Associé à ce dernier, se dessine un jugement de valeur, c'est-à-dire un préjugé.

EXPLORATION
Stéréotype et préjugé

2. **Demander aux participants, réunis en équipe de trois, si les énoncés suivants (annexe 7) sont des préjugés ou des stéréotypes. Leur demander ensuite de trouver d'autres exemples.**

   a) «C'est un fait connu que les enfants asiatiques sont propres, discrets, ordonnés, studieux, éveillés, et c'est pour cela qu'ils réussissent en science.» A.T.

   b) B.R., professeur de mathématique au secondaire, est désolé de voir cinq enfants noirs quand il entre dans une de ses classes au début de l'année. Il prévoit déjà qu'ils auront des difficultés.

c) «C'est un fait connu que les enfants haïtiens sont paresseux, émotifs, bruyants et qu'ils réussissent mal en mathématique.» A.T.

d) C'est jour de rentrée. A.T., professeure au primaire, se réjouit, car elle a repéré sept noms à consonnance asiatique sur sa liste d'élèves de la prochaine année.

OBJECTIVATION

3. **Après trente minutes, demander aux équipes d'expliquer leurs réponses en séance plénière.**

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

a) et c): Il s'agit de stéréotypes qui décrivent un groupe au moyen de plusieurs traits fixes que l'on peut observer, mais qu'on ne peut généraliser à partir d'une expérience limitée. Les stéréotypes sont les produits d'une expérience partielle ou de rumeurs.

b) et d): Il s'agit de préjugés. Les stéréotypes s'adressent à des personnes que l'on ne connaît pas personnellement.

DÉVELOPPEMENT EXPLICATIF

4. **L'animateur complétera les réponses en définissant et en nuançant les termes «stéréotype» et «préjugé».**

A. Stéréotype

On définit un stéréotype comme étant une généralisation abusive, une caricature de l'esprit, une image mentale collective qui entraîne la formation de préjugés.

Le système de classification et de référence dans lequel un individu a été élevé contribue à la formation de son identité culturelle. Ce même système crée des généralisations auxquelles personne n'échappe. Ainsi, nous appréhendons les réalités à partir de généralisations que nous avons apprises de notre groupe. C'est ce que l'on nomme des stéréotypes.

Le stéréotype peut être perçu comme une simplification et aussi une étroitesse d'esprit, une manière de réagir vis-à-vis d'un autre groupe, apprise au sein du groupe culturel. Cette image simplifiée et figée d'un groupe ne tient pas compte de la diversité à l'intérieur de celui-ci. D'une part, nous fonctionnons avec des stéréotypes et, d'autre part, nous devons constamment nous en méfier parce qu'ils nous font oublier toutes les exceptions. De plus, il faut les remettre régulièrement en question parce que ces stéréotypes sont à l'origine des préjugés.

Ainsi, le stéréotype est une opinion toute faite qu'on applique indistinctement à tous les membres d'un groupe. On connait les stéréotypes sexistes: les filles sont douces et intuitives;, les garçons sont agressifs et rationnels. On en fait des préjugés quand on applique ces jugements à tous les individus de même sexe, indépendamment de leurs différences personnelles. Il existe aussi des stéréotypes culturels. Tel groupe est paresseux, voleur ou intelligent. Ces jugements sont portés sur tous les individus du groupe, indépendamment de leurs différences personnelles. Le stéréotype est une idée que l'on se fait à partir de sa propre expérience concernant certains individus et qu'on généralise à tout le groupe.

Toute généralisation s'accompagne d'un système de valeurs. En effet, tout stéréotype est assorti à un préjugé.

LECTURE COMPLÉMENTAIRE

PERSPECTIVES GROUPALES: LA PERCEPTION DES DIFFÉRENCES[1]

CVETKOVICH, BAUMGARDNER et TRIMPLE, «Perspective groupale: la perception des différences», *Initiation à la psychologie sociale*, H.R.W. Itée, 1985, pp. 151-161.

Stéréotypes

Bon nombre de nos perceptions sociales reposent sur la catégorisation des gens. L'occupation, l'origine ethnique, la religion, les opinions politiques, la classe sociale et le sexe sont tous des éléments qui nous renseignent sur une personne. L'une des premières questions que nous nous faisons poser, par exemple, est: «Qu'est-ce que tu fais dans la vie?». Selon cette optique, c'est notre travail qui détermine en grande partie ce que nous sommes. L'affiliation de l'individu à divers groupes reflète la structure de base de notre société et nous aide à situer celui-ci dans le contexte social.

La perception que nous avons des êtres en fonction de leur appartenance à un groupe nous amène à avoir des attentes et à émettre des hypothèses à leur sujet. L'image mentale qui en résulte s'appelle un ***stéréotype****. Le stéréotype représente «une façon préétablie de réagir à quelqu'un ou à quelque chose, uniquement en fonction de son appartenance à une classe ou à un groupe» (Trotter et McConnel, 1980, p. 546)[1]. Il est souvent le fruit d'une simplification excessive qui fait fi des différences individuelles. Par contre, il répond également à des besoins d'ordre rationnel. Premièrement, il est souvent nécessaire de supposer que les choses qui font partie d'un groupe possèdent des caractéristiques communes. Toutes les automobiles sont des moyens de transport, ont un moteur, des roues, etc. Le fait de classer les choses en fonction de leurs caractéristiques communes nous permet d'organiser le monde en unités maniables et de nous adapter à notre environnement. Nous connaissons la fonction de l'automobile, son origine, et ainsi de suite. Les stéréotypes sociaux fonctionnent de la même manière. Ceux-ci servent de fondement à notre compréhension des autres et à notre façon d'agir avec eux.*

---

1. Les lecteurs désireux de consulter les ouvrages cités dans le texte sont priés de se référer au document original. [N.D.L.R.]

En second lieu, l'appartenance à un groupe représente souvent la seule information que nous possédons sur un individu. Il n'est pas toujours possible d'avoir une connaissance détaillée de chaque personne que nous rencontrons. Que nous le voulions ou non, les stéréotypes doivent servir de base à bon nombre des décisions que nous prenons par rapport à autrui.

Enfin, la plupart des stéréotypes comportent une part de vérité. Il existe des différences réelles et évidentes entre les divers groupes sociaux. Il est aussi erroné de nier l'existence de ces différences que d'affirmer que tous les membres d'un groupe sont identiques.

Les stéréotypes proviennent donc du besoin rationnel de prédire et d'ordonner les choses. Ils sont le reflet, du moins jusqu'à un certain point, des différences réelles qui existent entre les groupes sociaux. La majorité des gens, cependant, y compris les psychologues, croient que les stéréotypes sont injustes et doivent être démentis. L'analyse que nous venons de faire montre que ce n'est pas parce qu'il n'existe pas de différences que les stéréotypes sont injustes. Car si tel était le cas, nous serions obligés de conclure que s'il existait des différences, les stéréotypes seraient justifiés (Campbell, 1967). On dit généralement qu'un stéréotype est injuste lorsqu'il va trop loin, lorsqu'il est soutenu avec trop de rigidité ou reflète une évaluation fortement émotive. Le bien-fondé ou la fausseté d'un stéréotype semble toutefois dépendre des jugements de valeur de l'observateur. Les membres de sectes racistes, par exemple, sont convaincus du bien-fondé de leurs opinions, alors que la plupart des gens trouvent leur attitude répréhensible. C'est sur le cadre de référence d'une personne que se fonde la distinction entre un stéréotype et une description exacte.

Selon Taylor et Simard (1979), il ne s'agit pas tant d'évaluer la justesse d'un stéréotype que de connaître l'attitude, positive ou négative, qui s'y rattache. Par exemple, la fierté des Québécois peut être considérée comme une vertu, mais on peut aussi la regretter lorsqu'elle est à la base d'un certain ethnocentrisme. De la même manière, le conservatisme canadien-anglais peut témoigner d'une pensée logique et prudente ou, au contraire, d'un manque d'originalité (Taylor et Simard, 1979, p. 169). D'autre part, ces auteurs soulignent que les groupes ethniques ont intérêt à faire valoir leurs caractères distinctifs pour sauvegarder leur identité culturelle. Or, dans la mesure où les groupes s'accordent mutuellement quant aux «stéréotypes» qui leur sont propres et que ces attributs sont évalués de façon positive et jugés importants, les stéréotypes pourraient permettre aux relations intergroupes de s'articuler en tenant compte des identités respectives. Taylor et Simard (1979) reconnaissent qu'il s'agit là d'un scénario idéal.

Un autre facteur qui complique notre compréhension des stéréotypes a trait au fait que divers stéréotypes peuvent être intimement liés les uns aux autres. «Aux États-Unis, le débat concernant les Noirs s'articule autour d'un double système théorique, celui des relations ethniques et celui des relations de classe» (Dofny, 1978, p. 90). L'encadré 5.7 illustre l'importance de ce phénomène. Les données qui y sont présentées proviennent de sondages au cours desquels on a

demandé à des étudiants noirs et à des étudiants blancs de choisir les traits de caractère qui, selon eux, caractérisaient les Noirs et les Blancs des classes supérieure et inférieure (Bayton, McAlister et Hamer, 1956). Lors d'une recherche plus récente, on a démontré que les stéréotypes qui avaient alors été relevés continuent d'exister (Glock, Puthnow, Piliavin et Spencer, 1975).

Il est clair que la classe sociale est plus déterminante que la race dans la création des stéréotypes négatifs envers les Noirs. C'est le Noir de la classe inférieure qui semble servir de référence aux stéréotypes entretenus par les Blancs envers les Noirs en général. Lorsqu'on demande à des gens de choisir les traits qui caractérisent les Noirs (sans référence à la classe sociale), les sujets de race blanche se réfèrent aux Noirs de la classe inférieure pour attribuer des traits aux Noirs en tant que groupe. Les Noirs eux-mêmes trouvent que les individus de race noire qui font partie de la classe inférieure sont bruyants, superstitieux, paresseux et ignorants.

Transformation des stéréotypes

Comme ils sont reliés à une multitude de facteurs politiques, économiques et culturels, nos stéréotypes se transforment constamment. Par exemple, bon nombre d'études indiquent que les préjugés à l'endroit de divers groupes minoritaires ont diminué aux États-Unis. Un plus grand nombre d'individus expriment des attitudes favorables à l'égard des Noirs et des Juifs que par le passé (Katz et Braly, 1933; Gilbert, 1951; Karlins, Coffman et Walters, 1969). Qu'en est-il de l'attitude des Québécois à l'endroit des groupes ethniques? D'une part, l'ethnocentrisme québécois est souvent souligné. Ainsi, dans le vaste sondage effectué au Canada par Bery, Kalin et Taylors (1976), les Canadiens d'expression française étaient moins en faveur de l'immigration et du multiculturalisme, en même temps qu'ils exprimaient des opinions plus positives de leur propre groupe et moins favorables envers les autres ethnies que les répondants des autres provinces. L'ouverture envers les autres groupes ethniques est possible dans la mesure où les membres d'une communauté se sentent en sécurité par rapport à leur propre identification ethnique. Or, il semble que les francophones du Québec se sentent plus exploités que les anglophones et perçoivent toujours leur culture comme plus menacée (Taylor et Simard, 1981), ce qui pourrait expliquer leur réticence à l'égard de l'ensemble des autres groupes. Par ailleurs, il est intéressant de remarquer que les Canadiens français auraient une attitude plus favorable que les Américains envers les Chinois, les Allemands, les Irlandais, les Noirs et les Italiens (Alain, 1982).

Il faut toutefois se garder des généralisations hâtives. D'une part, comme en témoignent les statistiques, les minorités suscitent encore souvent des sentiments négatifs. D'autre part, les données que nous analyserons au chapitre 6 nous montrent que bien qu'il soit socialement moins acceptable d'exprimer ses partis pris de nos jours, des formes plus subtiles de préjugés se développent. C'est peut-être à une transformation plutôt qu'à un déclin des préjugés que nous assistons.

Somme toute, la ligne de démarcation entre un stéréotype et une différence objective est souvent vague. Cela est dû au fait que la perception des caractéristiques d'un groupe donné reflète non seulement les faits réels, mais aussi les valeurs de l'observateur. Ce qui importe, c'est la façon dont les différences sont interprétées. Les cadres de référence qui nous servent à évaluer les caractéristiques d'un groupe proviennent généralement des valeurs culturelles et du système social, lesquels se transforment constamment. C'est la façon dont notre société assigne un statut aux individus et dont elle définit le succès et l'échec qui sert de base à l'idée que nous nous faisons d'un groupe social. Nous verrons l'importance des normes et des valeurs sociales dans notre analyse des origines des stéréotypes. L'encadré 5.8 illustre comment les relations intergroupes s'inscrivent dans un contexte culturel plus vaste.

Origine des stéréotypes

- **L'ignorance et les médias**

Le stéréotype est souvent le produit de l'ignorance et du manque d'expérience. Les médias contribuent à cette ignorance en réduisant les gens et les groupes à quelques types ou images. Bon nombre de groupes sociaux, y compris les Amérindiens, les Noirs, les riches, les pauvres et les criminels, sont victimes de ces stéréotypes. Comme plusieurs personnes n'ont aucun contact direct avec ces groupes, les images transmises par les médias constituent leur principale source d'information. Prenons les stéréotypes professionnels véhiculés par les médias. Le vrai monde du travail, les «vrais» travailleurs et les «vrais» emplois y sont rarement présentés. Ce qui nous est montré représente souvent un échantillon très restreint d'occupations, lesquelles sont décrites au moyen d'images idéalisées.

Les stéréotypes fondés sur le sexe dans la publicité ont aussi fait l'objet de plusieurs enquêtes (Courtney et Whipple, 1978). La principale conclusion de ces études sur la publicité dans les revues et à la télévision est que les femmes typiques sont présentées dans un rôle limité et traditionnel: elles sont habituellement des ménagères et des mères, dépendantes d'un homme et subordonnées à lui. De plus, elles sont souvent utilisées comme des objets sexuels: dans la publicité adressée aux hommes, les femmes servent souvent de décoration, de tape-à-l'oeil. Pour ce qui est de la présence des femmes dans la publicité, la conclusion la plus importante est qu'elles sont rarement placées dans des rôles d'autorité, comme celui d'annonceur ou de lecteur hors champ dans des annonces télévisées. Ces résultats sont détaillés davantage dans l'encadré 5.9. Bien qu'il y ait eu sur ce point des améliorations, grâce en partie aux efforts d'organismes tels que le Conseil du statut de la femme au Québec, les changements seront rares tant que les publicitaires jugeront les stéréotypes efficaces dans la vente de produits. Malgré les nombreuses recherches sur la présence des stéréotypes dans la publicité, peu ont abordé la question de leurs effets réels. Bien qu'il s'agisse là d'une question fort difficile à résoudre, il reste que la publicité est au moins l'une des influences qui marquent la façon dont les femmes et les hommes conçoivent leur rôle dans la société (Courtney et Whipple, 1978, p. 16). L'encadré 5.10 fournit des précisions supplémentaires sur la représentation des femmes à la télévision canadienne.

- **La compétition**

Les perceptions stéréotypées des groupes sociaux sont très souvent le résultat d'une compétition (réelle ou imaginée) entre ces groupes. C'est souvent envers les groupes qui, à nos yeux, menacent notre statut, notre pouvoir ou notre accès à diverses ressources que nous entretenons des stéréotypes négatifs. Ces stéréotypes servent à justifier l'exclusion et l'hostilité dont ces groupes sont victimes. L'image que se font bon nombre de femmes et d'hommes «libérés» et celle que se font les Blancs des minorités ethniques reflètent une volonté de maintenir ces groupes «à leur place».

Si l'on en juge par les résultats d'une série d'études effectuées sur le terrain par Sherif, Harvey, White, Hood et Sherif (1961), ce sont les tensions et la compétition qui règnent entre divers groupes qui donnent naissance aux préjugés, aux stéréotypes et à la catégorisation des individus. Sherif a insufflé un esprit de compétition chez deux groupes de garçons inscrits à une colonie de vacances. Les matchs de baseball, l'installation des tentes, les caricatures, l'entretien des lieux et la lutte à la corde donnaient lieu à des affrontements entre les deux équipes. À l'issue de chaque activité, on accordait des points aux gagnants. Le groupe qui décrochait le plus de points recevait des prix et des trophées. L'esprit de compétition transforma la structure interne de chaque groupe, de même que la relation entre les deux équipes. Un fort sens de l'identité se développa. Lorsque les groupes se rencontraient, ils se donnaient des noms, s'insultaient et s'exprimaient leurs stéréotypes réciproques. Cette étude de Sherif, laquelle a reproduit plusieurs aspects des conflits qui affectent les groupes dans la vie réelle, montre que la rivalité entraîne la formation d'une identité de groupe (intra-groupe), l'élaboration de normes et d'attitudes qui rehaussent le statut des membres du groupe, et une perception stéréotypée du groupe adverse (hors-groupe).

La combinaison de la compétition, des préjugés et des stéréotypes explique les rapports souvent tendus qui existent entre les Blancs de la classe ouvrière et les groupes minoritaires aux États-Unis. Bon nombre de Blancs croient qu'ils perdront beaucoup si les minorités ethniques obtiennent l'égalité économique. Ils doivent souvent disputer aux individus de ces minorités les rares emplois et logements disponibles.

Les effets de la compétition contribuent également à ce que certains chercheurs américains voient comme une tension croissante entre les Blancs de la classe moyenne et les minorités (McMonahay et Hough, 1976). En raison du système de contingentement et des programmes «d'égalité des chances», bon nombre de Blancs de la classe moyenne doivent disputer aux individus issus des minorités ethniques les emplois et les rares places qui s'ouvrent dans les écoles. Cette compétition engendre du ressentiment chez certains Blancs qui croient que les minorités «ont plus qu'elles ne méritent».

Stéréotypes tenaces

Bon nombre de stéréotypes sont étonnamment tenaces, malgré les efforts faits pour les démentir. Selon Snyder (1981; Skrypnek et Snyder, 1982), nous contribuons nous-mêmes à perpétuer ces stéréotypes. Les études de ce chercheur ont démontré que nous avons tendance à reconstruire nos souvenirs et à construire nos interactions présentes et futures avec autrui de façon à confirmer le bien-fondé de nos croyances stéréotypées. Comme nous filtrons les nouvelles informations pour les faire concorder avec nos attentes et canalisons subtilement nos interactions de façon à confirmer nos croyances, nos stéréotypes sont rarement délogés par l'expérience. En fait, c'est souvent le contraire qui se produit: notre expérience semble toujours confirmer le bien-fondé de nos stéréotypes. Snyder (1981, p. 32) explique à sa façon ce phénomène: «[...] Il devient plus facile de comprendre pourquoi tant de stéréotypes très répandus, lesquels sont essentiellement incorrects en général, résistent obstinément au changement. Les individus ne font jamais l'expérience du "cas général". Ce qu'ils rencontrent plutôt, ce sont des cas individuels. Or, notre perception sélective et notre manière biaisée d'aborder ces cas font en sorte qu'ils ne servent qu'à confirmer nos stéréotypes généraux. Face à cette apparente profusion de preuves, les individus trouvent rarement les raisons de douter du bien-fondé de leurs stéréotypes.»

La nature tenace des stéréotypes que nous entretenons envers les groupes sociaux a également été notée par Pettigrew (1979). Combinant les résultats de la recherche sur la théorie de l'attribution (voir la section qui traite de la perspective individuelle) et ceux des études sur les préjugés raciaux, celui-ci a expliqué en détail la façon dont les personnes qui ont des préjugés interprètent le comportement du hors-groupe de façon à maintenir leurs idées préconçues. Lorsque le hors-groupe commet des actes négatifs évidents, elles n'hésiteront pas à attribuer ceux-ci à une cause interne.

Par exemple, pour ceux qui nourrissent des préjugés envers les Noirs, le taux élevé de criminalité dans la population noire démontre que ceux-ci ont «l'étoffe des criminels». Cette attribution interne fera souvent appel à des facteurs génétiques: les Noirs auraient une tendance «naturelle» au comportement criminel...

Des dispositions encore plus intéressantes se produisent lorsque le comportement du hors-groupe est positif. Si, par exemple, un médecin noir se fait acclamer pour sa contribution à la recherche sur le cancer, Pettigrew fait remarquer qu'on soulignera le caractère exceptionnel de ce cas. On attribuera le succès de cet homme à la chance, à un atout particulier ou à une motivation et un effort spéciaux. L'action positive est alors considérée comme un comportement «déviant» qui n'est pas représentatif du groupe minoritaire en question. Bien qu'un des membres du hors-groupe soit applaudi, l'image stéréotypée du groupe lui-même demeure intacte.

Le fait d'attribuer la cause d'une action positive ou d'un succès à la chance ou à un atout spécial revient à relier ceux-ci à des facteurs extérieurs. L'individu en question s'est trouvé au bon endroit au bon moment ou bien, comme le soutiennent de plus en plus de soi-disant «libéraux», il a, suite à la mise sur pied de programmes «d'égalité des chances», bénéficié d'avantages particuliers. Plusieurs personnes croient en effet que les contingentements raciaux, la diminution des normes d'admission de la part des universités et des employeurs et la répugnance à congédier des membres de minorités ethniques par crainte des poursuites légales favorisent les minorités au détriment des Blancs. Le succès des individus des groupes minoritaires ne résulterait donc pas de leur effort et de leur habileté, mais des conditions avantageuses qui leur sont faites.

Quand un membre d'un groupe minoritaire remporte un succès, on le perçoit souvent comme un être qui a travaillé particulièrement fort. Sa réussite prouve que la discrimination n'empêche pas les minorités d'améliorer leur statut économique et social. «Cet individu a réussi, dira-t-on. Qu'est-ce qu'ils ont les autres?» Voilà qui illustre les mécanismes puissants grâce auxquels se perpétuent les stéréotypes dans notre société.

Contradictions culturelles

Nos valeurs culturelles définissent l'orientation de nos attitudes sociales. Ce sont elles également qui régissent en partie la dynamique de notre système de croyances en déterminant les conflits que nous sommes susceptibles de connaître entre nos attitudes et notre expérience sociale. En effet, en intériorisant le système de croyances de notre milieu, nous intériorisons également les contradictions inhérentes à celui-ci. Bon nombre de conflits que nous vivons au niveau de nos attitudes et de nos valeurs reflètent une infiltration de contradictions culturelles au plan individuel. Chaque culture a un champ d'action nécessairement limité et opère une sélection parmi un nombre quasi illimité de schèmes organisationnels possibles. Il en résulte que chaque société soumet ses citoyens à des problèmes et à des conflits particuliers.

Les valeurs divergentes qui régissent le travail et la famille font partie des contradictions qui nous affectent tous. Gadlin (1978) souligne que plusieurs difficultés familiales découlent d'un conflit entre les obligations professionnelles et les obligations familiales des gens. Le travail reflète des valeurs individualistes, et la famille, des valeurs communautaires. Le monde du travail se fonde sur la compétition, l'autonomie, l'autosuffisance et un faible niveau d'engagement affectif. Il valorise la rationalité et considère que les sentiments personnels nuisent à l'efficacité et à la productivité. Les relations personnelles y sont souvent superficielles et détachées. La famille, au contraire, s'est toujours appuyée sur la solidarité de ses membres. Elle fonctionne comme une entité collective qui nécessite la coopération, l'ouverture d'esprit, la confiance réciproque et le souci de l'autre. Gadlin en arrive à conclure que nous avons du mal à respecter les valeurs familiales parce que nous confondons souvent le travail et la famille.

Les contradictions contenues dans nos obligations sociales sont importantes, car non seulement elles déterminent les conflits auxquels nous devons faire face, mais elles fournissent également le terrain propice aux changements d'attitudes. Les recherches qui traitent des attitudes des gens à l'égard du travail et de la famille révèlent que les jeunes gens ont aujourd'hui tendance à retarder leur mariage, à avoir moins d'enfants (ou à n'en avoir aucun) et à axer de plus en plus leur vie sur le travail plutôt que sur la famille.

DÉVELOPPEMENT EXPLICATIF

B. Préjugé

Un préjugé, c'est une idée préconçue avant même de connaître l'objet auquel elle se rapporte. Les préjugés sont des phénomènes d'attitudes et de perception.

En voici quelques-uns:

1. l'existence des races;
2. les immigrants volent l'emploi des Québécois de souche;
3. les immigrants abusent de l'hospitalité du pays;
4. les immigrants alourdissent les listes de prestataires du bien-être social ou de l'assurance-chômage.

Les préjugés font appel à des stéréotypes, des partis pris qui s'appuient sur de fausses prémisses pour juger une situation ou un individu. Ils peuvent nous amener à adopter des attitudes ou à poser des actes de nature violente, soit verbalement, soit physiquement.

Les préjugés peuvent être favorables ou défavorables. On peut avoir des préjugés sur tous les aspects de la vie. Par exemple, il existe des préjugés négatifs envers certains aliments ou certains animaux (le cheval ou le serpent) mais, dans ce cas, cela ne fait de tort qu'à ceux qui ont ces préjugés. Par contre, si nous entretenons des préjugés envers des personnes (préjugés ethniques, par exemple), nous risquons de leur causer un préjudice grave et même de leur faire perdre des droits.

On n'est pas toujours conscient de ses préjugés et on ne les utilise pas toujours d'une manière préméditée. C'est d'ailleurs ce qui fait leur force, de même que le fait d'y croire profondément et de les tenir pour réels.

Les préjugés servent à des fins personnelles, politiques ou économiques. Ils justifient une exploitation économique (par exemple, un préjugé selon lequel il existerait des races inférieures justifiait l'esclavagisme aux États-Unis) ou une domination politique (un préjugé racial justifie toujours la domination blanche en Afrique du Sud).

Les préjugés ne sont pas innés. Ils s'acquièrent par l'éducation, les médias, les manuels scolaires et les romans; ils se forgent à la suite de mauvaises expériences, d'un sentiment d'insécurité devant l'inégalité ou le besoin de pouvoir. De la même façon, ils peuvent être combattus par l'éducation et une information juste.

L'absence de connaissances sur les autres communautés culturelles n'implique pas nécessairement des préjugés; il est bien entendu impossible de tout connaître sur l'*Autre*. Par contre, cette ignorance peut dans certains contextes favoriser l'apparition de préjugés.

On aurait tendance à penser que parce qu'une communauté ethnique vit près de soi et partage le même territoire, on a plus de chances de la connaître et de combattre les préjugés à son égard. Or, on constate que dans une situation de proximité, le préjugé peut servir au contraire à maintenir des distances entre les deux groupes. On n'a qu'à penser aux Amérindiens et aux Québécois qui vivent sur le même territoire mais qui entretiennent d'énormes préjugés les uns envers les autres depuis des siècles; c'est aussi le cas des Blancs et des Noirs en Afrique du Sud.

EXPLORATION
Analyse des stéréotypes1

5. **Demander aux participants des exemples pour chacun des termes.**

6. **Demander aux participants de se regrouper en équipes de trois et de décrire spontanément les traits culturels et biologiques associés à quatre communautés ethniques (ou plus), par exemple les Italo-Canadiens. (Les communautés choisies peuvent être différentes d'une équipe à l'autre.)**

Énoncer une hypothèse sur le contexte social dans lequel une partie de ces stéréotypes sont apparus chez les Québécois de vieille souche.

OBJECTIVATION

7. **Après 30 minutes de travail en séance plénière, pour chacune des communautés ethniques, dresser la liste des traits énoncés.**

1. BARRETTE C., GAUDET, E. et LEMAY, D., **Interculturalisme et pratiques pédagogiques au collégial: proposition de design pédagogique**, Collège Ahuntsic et Collège Bois-de-Boulogne, Montréal, 1988, p. 200.

8. Discuter des différentes perceptions, essayer de faire ressortir des tendances en analysant le discours des participants.

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

On constate généralement deux points:

Premièrement, on a tendance à décrire les Autres comme étant «conservateurs», moins évolués socialement et même plus arriérés.

Deuxièmement, notre perception des Autres est souvent liée au contexte et aux conditions d'arrivée au pays de cette communauté.

a) Stéréotypes:

Les Italiens sont sales, sous la coupe d'une mère autoritaire, entassés dans un même maison; ils sont violents et sentent mauvais.

b) Contexte social:

Au début du siècle (1901-1910), à Montréal, de jeunes immigrants italiens, sans famille, analphabètes, paysans, viennent travailler comme ouvriers de la construction pour la compagnie CP ou pour la Ville. Ils sont alors des travailleurs à condition précaire: travail saisonnier, engagement à la journée. Leurs conditions économiques ne leur laissent pas beaucoup de choix: ils vivent à plusieurs, entassés dans des maisons de chambre, tenues par d'autres Italiens de leur région (des *paesani*); les conditions sanitaires de ces établissements laissent souvent à désirer mais les liens établis avec leurs compatriotes apportent réconfort et soutien. C'est dans ce contexte que les journalistes canadiens-français commencent à utiliser ce qui deviendra un stéréotype sur les Italiens de Montréal.

En conclusion, le préjugé n'est pas tant l'ignorance des *Autres* qu'une mauvaise interprétation de ce qu'ils sont. Certaines personnes abandonnent facilement leurs préjugés tandis que d'autres y tiendront mordicus. Tout dépend de la disposition d'esprit, des expériences et du sentiment d'insécurité de chacun. Finalement, nous fonctionnons dans plusieurs secteurs de notre vie avec des stéréotypes et des préjugés se rapportant, non seulement aux communautés ethniques, mais aussi aux classes sociales, à l'âge et au sexe.

INTRODUCTION

9. Expliquer les notions d'intolérance et de xénophobie.

Intolérance et xénophobie

La culture constitue une dimension essentielle de l'être humain. C'est la culture qui façonne la personnalité, les stéréotypes et les préjugés, et ce sont ces derniers phénomènes qui interviennent dans les relations inter-ethniques. Ainsi, lorsque les immigrants arrivent dans une société d'accueil, ils apportent avec eux une culture, des stéréotypes et des préjugés, et ils sont accueillis dans une communauté ayant aussi une culture, des stéréotypes et des préjugés. Les relations interethniques ne vont pas de soi. Elles peuvent donner lieu à des affrontements verbaux ou physiques plus ou moins violents, à de la discrimination ou à des pratiques racistes et même, à la limite, à l'extermination de certains groupes ethniques. Mais comment les rapports avec les Autres peuvent-ils se détériorer au point de susciter des phénomènes comme le racisme?

10. L'animateur peut susciter une discussion avant, pendant ou après l'exposé autour des termes «intolérance» et «xénophobie».

Questions possibles:

- **Y a-t-il eu des moments dans l'histoire canadienne et québécoise où l'on a fait preuve d'intolérance et de xénophobie?**

- **Les Québécois sont-ils un peuple xénophobe?**

- **La situation des Québécois francophones comme minorité nationale entretiendra-t-elle toujours chez eux des sentiments xénophobes?**

- **Que peut-on faire pour combattre la xénophobie?**

Intolérance

Selon le Robert, l'intolérance est

> *«une tendance à ne pas supporter, à condamner ce qui déplaît dans les opinions et la conduite d'autrui».*

L'intolérance est souvent le premier pas vers l'affrontement et la discrimination. Elle est bien sûr une barrière difficile à franchir pour établir des relations harmonieuses et une bonne communication entre les groupes ethniques.

Mais attention, son contraire, la tolérance, bien qu'elle ne suscite pas d'affrontements, maintient un certain fossé dans la communication interculturelle. En effet, la tolérance peut être un principe moral ou religieux, mais ne signifie pas pour autant l'acceptation ou la compréhension de l'*Autre* ou la disparition des préjugés.

Xénophobie

La xénophobie consiste en une hostilité à ce qui est étranger et en la perception d'une menace. C'est aussi un sentiment de crainte et de peur. Ce phénomène n'est pas toujours fondé sur des faits réels et n'a pas de caractère de permanence au sein d'une société.

Lydia Flem, en 1985, différencie ainsi xénophobie et racisme:

> *«Habituellement, on différencie xénophobie et racisme, mais on passe si facilement de l'une à l'autre qu'il n'est pas toujours aisé de les distinguer. Selon certains, la xénophobie implique une exclusion, un rejet pur et simple de sujets étrangers, tandis que le racisme manifeste à leur égard, hostilité et violence...»*

> *«Si la xénophobie est ce sentiment d'inquiétante étrangeté, de mouvement personnel intérieur, qui ne se traduit pas nécessairement par un comportement violent, mais souvent par une opinion, un préjugé ou une conduite d'évitement, le racisme, lui, au contraire est une violence justifiée par une doctrine et partagée par un même groupe social...»*

Plusieurs auteurs ou chercheurs ont tendance à qualifier les Québécois de xénophobes plutôt que de racistes. On explique que les Québécois, à certains moments de leur histoire, se sont montrés xénophobes envers les immigrants parce que ces derniers représentaient un moyen, choisi par les anglophones, pour «enterrer» les Québécois francophones. Rappelons que l'histoire de l'immigration nous indique que sous le régime anglais, plus de 80 p. 100 des immigrants venaient du Royaume-Uni et que le Québec n'avait aucun mot à dire.

Exemple:

Dans le vaste sondage effectué au Canada par Berry, Kalin et Taylor (1976), les Canadiens d'expression française étaient moins en faveur de l'immigration et du multiculturalisme, en même temps qu'ils exprimaient des opinions plus positives sur leur propre groupe et moins favorables envers les autres ethnies que les répondants des autres provinces. L'ouverture envers les autres groupes ethniques est possible dans la mesure où les membres d'une communauté se sentent en sécurité par rapport à leur propre appartenance ethnique. Or, il semble que les francophones du Québec se sentent plus exploités que les anglophones et perçoivent toujours leur culture comme plus menacée (Taylor et Simard, 1981), ce qui pourrait expliquer leur réticence à l'égard des autres groupes. (Voir plus haut l'article de Cvetkovich, Baumgardner et Trimple, «Perspective groupale: la perception des différences», **Initiation à la psychologie sociale**, H.R.W. Ltée, 1985, p. 151-161).

SITUATIONS DE HARCÈLEMENT ET DE DISCRIMINATION

MODULE 4

Objectifs:

- Comprendre certains phénomènes de tensions inter-ethniques sur les plans individuel et collectif.
- Observer, décrire et analyser les manifestations comportementales des stéréotypes et des préjugés dans la société en général et dans son propre milieu de travail en particulier.

Contenu:

- Explication de ce que sont le harcèlement et la discrimination.

Durée:

- De trente minutes à une heure.

Modalités:

- Exposé et séance plénière.

Matériel requis:

- Acétates ou photocopies des annexes 8 et 9.

DÉROULEMENT

INTRODUCTION

1. Expliquer brièvement les notions suivantes:

Harcèlement

Le harcèlement racial ou ethnique, selon la Commission des droits de la personne, se définit comme suit:

> *«[...] lorsqu'une personne ou un groupe est soumis à des paroles, des actes ou des gestes répétés déterminés par leur couleur de peau ou leurs traits physiques ou leurs traits culturels. À l'école, le harcèlement racial peut se retrouver dans les relations des jeunes entre eux, dans les comportements des adultes envers les jeunes de minorités «visibles». Il peut aussi être pratiqué par des jeunes à l'égard d'enseignants ou d'autres adultes faisant partie de ces minorités.»*

Le harcèlement est une forme de violence et peut affecter la santé physique et psychologique d'une personne. L'article 10.1 de la Charte québécoise interdit le harcèlement d'un individu ou d'un groupe d'individus sous chacun des quatorze motifs de discrimination retenus actuellement. En effet, tout harcèlement enlève à la victime le droit à l'intégrité, le droit à la sauvegarde de sa dignité, de son honneur et de sa réputation.

On peut utiliser plusieurs moyens pour harceler une personne: raconter des blagues régulièrement à son sujet ou sur son groupe d'appartenance, ou lancer des rumeurs sur l'individu, ou encore avoir des gestes de mépris. On retrouve deux éléments principaux dans une situation de harcèlement: les paroles et les gestes posés sont répétitifs, donc exaspérants, et ont toujours comme effet de bafouer les droits de cette personne. Très souvent, le harceleur ne peut entrer en contact avec les personnes visées autrement qu'en les harcelant. Ainsi, le mode de communication avec les individus méprisés se limite soit aux innombrables blagues sur eux, soit aux gestes de mépris.

Voici un exemple: une serveuse de restaurant d'origine haïtienne se fait souvent appeler «blackie, nigger music, sale négresse» par des clients ou par ses camarades de travail; certains font allusion à la situation de l'esclavage en sa présence. Quand ses collègues sortent manger ensemble, ils ne l'invitent jamais. Cette personne subit du harcèlement racial à cause de la couleur de sa peau. Toutes les insinuations sont dirigées uniquement contre elle. Son droit à la sauvegarde de sa dignité, de son honneur et de sa réputation est menacé (art. 4 et 10 de la Charte québécoise des droits et libertés de la personne).

Entendons-nous: une blague en elle-même ne constitue pas du harcèlement. Mais lorsqu'elle devient fréquente et que, surtout, elle représente le seul mode de relation et de communication entre le blagueur et la victime, principalement dans un contexte de travail difficile, c'est alors que s'installe le harcèlement.

Discrimination

La discrimination se définit comme étant

> *«...un acte, individuel ou collectif, de rejet systématique et répété d'une personne ou d'un groupe avec des effets de perte de droits pour la ou les victime(s)».*

Selon la Charte des droits et libertés de la personne du Québec, il y a discrimination lorsqu'une distinction, exclusion ou préférence, fondée sur l'un des quatorze motifs de discrimination, a pour effet de priver une personne ou un groupe de personnes de la reconnaissance ou de l'exercice des libertés ou droits de la personne.

EXPLORATION

2. **En équipes de trois, demander aux participants quels sont les 14 motifs de discrimination et, dans le cas suivant (annexe 8), leur dire d'indiquer s'il s'agit ou non de discrimination.**

Histoire de cas:

Une famille libanaise s'intéresse à un logement. Le propriétaire affirme que le logement n'est plus disponible. Pourtant un couple d'âge moyen sans enfant l'obtient quelques heures plus tard.

OBJECTIVATION

3. **Après 10 minutes, les équipes font part au groupe de leurs réponses.**

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE (annexe 9)

Motifs de discrimination:

1. l'âge;
2. la race;
3. la couleur;
4. l'origine ethnique;
5. l'origine nationale;
6. le sexe;
7. le handicap;
8. la grossesse;
9. la langue;
10. l'orientation sexuelle;
11. la religion;
12. les convictions politiques;
13. la condition sociale;
14. l'état civil.

La famille dont il est question plus haut est victime de discrimination en fonction de son origine ethnique. Son droit de conclure un acte juridique est menacé (art. 10 et 12 de la Charte québécoise des droits et libertés de la personne).

DÉVELOPPEMENT EXPLICATIF

La discrimination

Il y a deux types de discrimination:

DIRECTE: Lorsque des personnes, en vertu d'un des motifs de discrimination, sont soumises à un traitement différent de façon ouverte et évidente.

INDIRECTE: Lorsqu'un traitement égal produit des effets différents selon qu'on appartient à tel ou tel groupe. Les discriminations indirectes sont souvent institutionnalisées.

Exemples:

Auparavant, une règle exigeait que l'on mesure au moins 1,78 m (5'8") pour être policier, ce qui excluait la majorité des femmes et un certain nombre d'hommes appartenant à des groupes ethniques dont la taille moyenne était plus petite.

La discrimination peut se faire à partir de l'origine ethnique ou nationale d'une personne. Dans un tel cas, le motif retenu concerne exclusivement l'appartenance culturelle ou la nationalité d'origine.

On refuse à une travailleuse d'origine grecque tout avancement à son travail, lui assignant au contraire des tâches de débutante; ses compagnes canadiennes-françaises de vieille souche, embauchées en même temps qu'elle, ont toutes des fonctions mieux rémunérées que la sienne. Cette travailleuse est donc victime de discrimination en fonction de son origine ethnique.

C'est son droit à des conditions de travail justes et raisonnables qui est menacé (articles 10 et 12 de la Charte québécoise des droits et libertés de la personne).

La Charte des droits et libertés de la personne prévoit aussi les cas de discrimination basée sur l'apparence physique ou sur la race (voir article 10).

Une autre forme de discrimination semble assez courante dans notre société: la discrimination à partir du sexe. Cette discrimination semble surtout s'être orientée vers les femmes, quoiqu'il en existe aussi envers les hommes.

Il est important de comprendre que les préjugés et les stéréotypes qui entretiennent la discrimination prennent souvent leur appui sur des caractéristiques touchant à la fois à des éléments physiologiques d'une personne et à des pratiques culturelles souvent non comprises.

Tout individu peut se retrouver dans une position où la recherche d'un profit qui lui procure du pouvoir, soit économique, politique, intellectuel ou médiatique, l'oblige à rechercher un moyen pour accéder à un nouveau pouvoir ou maintenir un pouvoir qu'il a déjà. Pour ce faire, il lui faut trouver un moyen de dominer l'Autre (quel que soit son champ d'intérêt). Mais pour qu'une domination fonctionne, il faut trouver des justifications rationnelles et cohérentes. Ce besoin de domination peut entrainer des discriminations allant de l'insulte subtile au génocide. La discrimination à partir des différences physiques - communément appelées «la race» - s'est manifestée durant la Seconde Guerre mondiale et l'on en retrouve couramment des exemples aujourd'hui: le génocide au Burundi, au Tibet, en Amazonie, etc.

Au cours de l'histoire canadienne et québécoise, il y a eu plusieurs cas de discrimination directe ou indirecte, quelques fois entérinés par des lois, d'autres fois approuvées par l'opinion publique.

Le cas des Canadiens d'origine japonaise:

Exemples:

On a longtemps nié le droit de vote au fédéral et au provincial (Colombie-Britannique) aux immigrants japonais, ainsi qu'à ceux qui étaient nés sur la terre canadienne.

Une loi provinciale interdisait, sous peine d'amende, l'embauche d'Orientaux dans les travaux publics.

Une loi interdisait aux Japonais d'acheter des terres de la couronne pour s'établir.

Une loi interdisait aux pêcheurs canadiens d'origine japonaise l'usage de bateaux à moteur sur les rivières à saumon tandis que les Canadiens et les autochtones avaient ce droit.

Le cas de la communauté noire du Canada

Le Canada, pas plus que le Québec, n'a la réputation d'être raciste ou ségrégationniste envers les Noirs, comme l'ont notamment été les États-Unis. Aujourd'hui, la Charte canadienne des droits ne permet pas «la propagande haineuse» ou l'existence de mouvements officiels racistes tel le Ku Klux Klan. C'est un fait historique que des Canadiens français ont combattu auprès des Nordistes anti-esclavagistes et que plusieurs groupes de Canadiens ont appuyé les revendications des Noirs américains dans les années 1950 à 1970.

Malgré tout, on retrouve cependant au cours de l'histoire du Québec et du Canada des lois et des pratiques discriminatoires, dont l'esclavage, justifiées par l'idée que les Noirs appartenaient à une race inférieure.

À propos de la nécessité de l'esclavage, un évêque avait déclaré: «Abolir l'esclavage serait condamner le Saint-Esprit qui ordonne aux esclaves par la bouche même de saint Pierre de demeurer en leur état et n'oblige pas les maîtres à les affranchir...»

Du jour où l'esclavage disparaît aux États-Unis et au Canada, on voit poindre la ségrégation et la discrimination. L'image du Noir demeure dans les esprits une image de personne dépendante, non spécialisée et apte seulement à des emplois subalternes. Plusieurs préjugés - les Noirs sont paresseux, indisciplinés, ils profitent de l'aide sociale - demeurent le fondement de pratiques discriminatoires.

Exemples:

Au début du XX^{e} siècle, l'immigration exige toutes les qualités possibles à un Noir américain pour entrer au pays. Les douaniers reçoivent même une prime lorsqu'ils réussissent à ne pas laisser entrer un Noir au pays.

On enverra des agents canadiens dans le Sud américain pour dissuader les Noirs américains d'immigrer au Canada.

À Montréal, en 1941, un seul hôtel accepte des Noirs.

Difficulté pour des Noirs de se faire engager lors de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale. Lorsque c'était le cas, ils étaient dans un bataillon à part et servaient, non de soldats, mais d'auxiliaires aux Blancs.

Les Noirs ont toujours éprouvé énormément de difficulté à trouver du travail ou un logement. C'est le cas encore aujourd'hui.

L'ETHNOCENTRISME ET LE RACISME

MODULE 5

Objectifs:

- Distinguer les phénomènes d'ethnocentrisme et de racisme.
- Comprendre les caractéristiques d'une situation ethnocentrique ou raciste.
- Analyser les facteurs qui maintiennent l'idéologie et les attitudes racistes dans la société occidentale.
- Reconnaitre les situations ethnocentriques ou racistes dans son milieu de travail.
- Déterminer les différentes possibilités pour combattre le racisme et l'ethnocentrisme.

Contenu:

- Définitions, explications et caractéristiques de l'ethnocentrisme et du racisme

Durée:

- De trente minutes à une heure.

Modalités:

- Exposé et séance plénière.

Matériel requis:

- Acétate ou photocopie de l'annexe 10.

DÉVELOPPEMENT EXPLICATIF

1. Expliquer les notions suivantes:

ETHNOCENTRISME

L'ethnocentrisme est la loyauté ou la fidélité envers le groupe d'appartenance défini en termes d'ethnie, accompagnée d'un jugement négatif et dévalorisant sur les autres ethnies. L'ethnocentrisme juge les autres du seul point de vue des valeurs et des normes du groupe d'appartenance.

L'ethnocentrisme, autrement dit le fait d'être centré sur sa propre ethnie, fait que chaque groupe culturel croit que ses valeurs et ses comportements culturels sont les meilleurs, les plus civilisés et les plus évolués. Par conséquent, chacun a ainsi tendance à traiter les autres formes culturelles ou les différences comme barbares, conservatrices ou arriérées, allant même jusqu'à dire que certains groupes humains n'ont pas de culture ou ont des cultures inférieures. Ainsi, une personne ethnocentrique perçoit les Autres à travers ses «lunettes culturelles» et les juge en fonction de ses points de référence, de sa moralité et de son contexte. Elle compare toujours deux cultures sur la base de ses propres valeurs.

- L'animateur peut commencer le module en amorçant une discussion sur des questions telles que: Qu'est-ce que le racisme? Comment se manifeste-t-il?

Citons le cas d'un professeur disant à un collègue: «Quand tu téléphones à la famille d'un élève haitien, n'importe qui se mêle de te répondre au sujet de l'enfant: ce peut être sa mère, sa tante ou sa grand-mère!»

Il s'agit d'un raisonnement ethnocentrique. C'est porter un jugement de valeur que de dire «n'importe qui se mêle de te répondre». Dans la culture québécoise, c'est la mère ou le père qui a la responsabilité de l'enfant; si d'autres personnes interviennent dans l'éducation des enfants, cela est généralement vu comme une intrusion dans les affaires familiales. Alors que dans d'autres cultures, d'autres personnes que le père ou la mère doivent s'occuper des enfants; ce peut être les grands-parents, les oncles et les tantes, les nieces et les neveux, le parrain et la marraine. Les responsabilités sont tout aussi définies dans ces cultures, mais imparties à des personnes différentes.

Exemples:

Un professeur dira de ses étudiants tamouls: «Ils sont bien fins quand même» ou «Ils sont tout de même intelligents».

En voyage, dans les pays du Sud, on dira que les habitants sont mal organisés ou qu'ils sont lents.

Ces remarques ne sont pas méchantes, insidieuses ou même racistes. Elles reflètent tout simplement des valeurs et des points culturels de référence ainsi que de l'ethnocentrisme.

L'ethnocentrisme dans sa forme bénigne ou innocente s'exprime dans un premier temps dans le langage. Un professeur dira de ses élèves d'origine ethnique: «Pour un tel, il est quand même bien habillé.» Un journal, en parlant de braconnage, titrait: «Deux hommes et un Indien». Si on regarde autour de soi, dans les manuels scolaires, à la télévision, dans les journaux ou entre amis, on remarque très souvent l'emploi d'expressions ethnocentriques.

Plusieurs chercheurs croient que l'ethnocentrisme est un phénomène universel et qu'il contribue à maintenir l'identité culturelle d'un groupe. Malgré son caractere universel et profondément humain, l'ethnocentrisme peut toutefois avoir des conséquences tragiques. Par exemple, c'est au nom de la religion catholique - que l'on concevait comme absolue - que des religieux entreprirent l'évangélisation des communautés autochtones en Amérique et, par la suite, c'est au nom de la civilisation européenne qu'on a voulu les assimiler aux populations colonisatrices. Dans ces cas, l'ethnocentrisme européen a mené à un ethnocide, c'est-à-dire à la destruction culturelle des populations amérindiennes. L'ethnocentrisme comme le racisme sont des phénomènes qui comportent divers degrés de malignité. Il faut donc s'en méfier.

RACISME

- **Comment définit-on le racisme?**

Selon Albert Memmi dans Le racisme, Coll. «Idées», Gallimard, Pris, 1982,

> *«Le racisme est la valorisation généralisée et définitive des différences biologiques réelles ou imaginaires au profit de l'accusateur et au détriment de la victime afin de justifier une agression.»*

Dans cette définition, on retrouve trois propositions qui peuvent être analysées sous la forme d'un raisonnement:

1. **Les différences biologiques, telles la couleur de peau, la forme du corps ou des yeux, peuvent avoir une signification ainsi qu'une valeur absolues. De plus, elles peuvent être hiérarchisées. Par exemple, parce que mon voisin a une couleur de peau différente de la mienne, il est moins intelligent ou tout simplement inférieur à moi.**

2. **Les différences biologiques peuvent être réelles ou imaginaires, c'est-à-dire qu'elles peuvent tout simplement être l'objet d'une croyance, d'un préjugé. Par exemple, on a longtemps cru à l'existence des races, en particulier à l'existence d'une race juive. Or, on sait très bien aujourd'hui qu'être juif est une question de religion et non de traits biologiques. On peut être de religion juive et appartenir à diverses nationalités: on peut être juif marocain, juif américain, juif allemand ou juif chinois et avoir des traits biologiques différents.**

3. **Notre justification sert à établir un rapport de force et de domination entre *Nous* et les *Autres*.**

En effet, le racisme est un phénomène directement lié à des situations d'inégalités, soit nationales, soit sociales, entre au moins deux nations, groupes sociaux ou groupes ethniques. Il apparaît dans des contextes économiques et politiques difficiles où un groupe d'individus veut s'arroger le pouvoir et le justifier par sa supériorité sur l'Autre, qu'il prend comme bouc émissaire.

Selon la sociologue Colette Guillaumin dans **L'idéologie raciste, genèse et langue actuelles**, Mouton, Paris, 1972, le racisme présente quatre principaux points de repère:

1. Croyance en l'existence de races biologiques. On confond comportements appris avec traits biologiques.

   Par exemple, on justifie la supposée nonchalance d'un Noir en disant que cela est inscrit dans ses gènes. «Les Noirs sont des boxeurs qui ont plus d'endurance, car ils ont le crâne plus épais que les Blancs.» «Les Noirs ont une performance sexuelle plus élevée, car c'est une race plus proche de la nature.»

2. Présence de stéréotypes et de préjugés: il existe une certaine logique et une gradation dans la pensée raciste. L'individu qui a plusieurs préjugés ou stéréotypes cherche constamment à les confirmer par des anecdotes. Il recherche ce qu'il veut voir ou trouver. Par insécurité, il ne veut ou ne peut remettre en question ses préjugés. Il faut bien comprendre que dans le phénomène du racisme, outre la dimension rationnelle qui sert à justifier le préjugé ou l'action, il existe une dimension totalement irrationnelle ou émotive puisque le stéréotype et le préjugé ont comme point de référence l'identité d'un individu. C'est pourquoi on entend souvent dire: «Je me suis raisonné. Je sais bien que le Noir n'est pas comme ceci ou cela, mais quand même, c'est plus fort que moi, je ne l'aime pas.»

3. **Agressivité ou discours louangeur. Il y a l'agressivité exprimée directement, mais il y a aussi une agressivité très subtile qui ressort souvent à partir de propos ayant au départ une apparence positive et mielleuse.**

Exemples:

«Les Haïtiens sont de très bons danseurs, de très bons musiciens, ils ont cela dans la peau... je rêve de leur musique. Par contre, j'ai beaucoup de mal à imaginer un Noir pilote d'avion, un Noir comptable ou ingénieur. En tout cas, je n'irais certainement pas voir un médecin noir. Qu'est-ce que tu veux, ces individus expriment avant tout leur sensualité: le corps prime sur l'esprit.»

«Les Vietnamiens, comme plusieurs autres Asiatiques, sont des intellectuels, rarement des travailleurs manuels. Ils sont essentiellement des gens de tête. L'intellect, il n'y a que ça qui fonctionne. Au niveau de l'expression corporelle, ils ne peuvent rien transmettre. Ils sont inexpressifs et j'irais même jusqu'à dire insensibles.»

Dans ces propos, on retient que la personne, qui affirme ses connaissances sur l'Autre, l'enferme dans un carcan dont il ne peut se défaire. Il peut être l'un ou l'autre mais n'a pas d'entité complète, par l'expression à la fois de son intelligence et de son corps. Par comparaison, celui qui affirme possède les deux aspects à la fois, il est complet et total.

4. **Pensée pessimiste, totalisante, globalisante: «Tout va mal dans le monde, on est envahi par des milliers et des milliers d'immigrants, beaucoup de terroristes; le Québec est une passoire, le cancer social est apporté par les autres, il faut réagir...»**

Bien que le terme «racisme» soit d'origine récente - vers 1930 - le phénomène existait auparavant. M. et Mme Tout-le-Monde utilisent souvent le terme dans un sens très large, c'est-à-dire pour toute discrimination basée sur des différences linguistiques, religieuses ou sexuelles. On dira que les Anglais manifestent du racisme envers les Français, ou que les hommes sont racistes envers les femmes. Dans le sens de «discrimination», le racisme est un phénomène vieux comme le monde. Aujourd'hui, on a plutôt tendance à utiliser des termes précis pour aider à cerner ces réalités complexes. Albert Memmi parlera d'hétérophobie pour désigner toute forme de réaction à la différence; on parlera de sexisme pour désigner la discrimination fondée sur le sexe, soit envers les hommes, soit envers les femmes, de générationnisme ou âgisme pour parler de discrimination basée sur l'âge.

Le racisme au sens strict est une discrimination érigée en système et basée sur la croyance en la race, c'est-à-dire sur le regroupement des différences biologiques en catégories que l'on a appelées «races» au XIX^{e} siècle.

Mais attention, ce n'est pas parce que l'on croit à l'existence des races que l'on est automatiquement raciste. Sur ce point, tout Québécois scolarisé, tout occidental scolarisé a appris dans les manuels scolaires que les races existaient. C'est lorsque cette croyance est érigée en système et donne lieu à des inégalités qu'on peut parler de racisme. C'est un système qui utilise les différences biologiques entre les groupes humains pour justifier des différences quant aux droits humains.

Dans un sens étroit, on dit du racisme que c'est une idéologie selon laquelle les différences biologiques, sociales et culturelles entre les groupes ethniques sont des différences innées, certains groupes étant supérieurs et d'autres inférieurs.

Dans un sens plus large, on dira du racisme que c'est un ensemble de pratiques et de systèmes discriminatoires touchant le plus souvent des groupes minoritaires définis ou perçus comme des groupes raciaux ou ethniques.

Le racisme est un phénomène social très complexe et tout en nuances. D'une part, il s'exprime différemment selon les époques et, d'autre part, il revêt des formes diverses selon les lieux où il apparait. À la limite, on pourrait parler des racismes. Différents auteurs ont cherché à expliquer l'origine du racisme, son évolution, ses manifestations ainsi qu'à trouver les façons de le contrer.

Bien que les racismes soient différents les uns des autres, on retrouve toutefois, quelle que soit l'intensité de la situation raciste, deux constantes: d'une part, l'établissement d'un rapport de domination et, d'autre part, la justification de cette domination. Ainsi, on qualifie de raciste une situation qui présente ces deux caractéristiques.

- **Comment les relations entre Nous et les Autres prennent-elles la forme du racisme?**

  ■ Pour bien comprendre les différents niveaux de relations interethniques, l'animateur peut lire le texte ci-joint de Sylvie Vincent (1986), intitulé «Comment peut-on être raciste?». Ce texte permet de répondre à plusieurs questions des participants. S'il le désire, l'animateur pourra l'expliquer aux participants.

Disons d'abord que le racisme est un phénomène insidieux et dynamique. Il se construit lentement, il peut être latent et, au moment où l'on s'y attend le moins, il explose. Ceci s'explique parce que le racisme est un phénomène d'intensité et de gradation.

Il prend racine dans une phrase injurieuse, un préjugé tenace, une farce anodine, et doucement, subtilement, s'élabore alors une gradation d'actes individuels ou collectifs qui peuvent aller jusqu'à l'extrême limite, soit l'extermination des groupes qui en sont victimes. Cette gradation s'accentue dans des contextes où règnent des tensions politiques, économiques ou sociales. Quoi qu'il en soit, le racisme s'identifie toujours bien après avoir été dûment implanté. On n'a qu'à penser au nazisme en Allemagne ou à l'apartheid en Afrique du Sud.

- **Quels sont les différents aspects que peut prendre le racisme?**

1. Le racisme au quotidien ou le racisme social.

   Celui-ci est la forme la plus difficile à cerner et à distinguer parce qu'il se manifeste très subtilement dans des gestes courants et considérés comme

anodins. On le retrouve au travail (salaire moindre, cas de non-embauche), dans le logement (on ne veut pas louer à une famille de telle ou telle origine), dans des endroits publics (défense d'entrer, de s'asseoir en première classe dans un train, de se faire soigner dans tel hôpital, d'aller dans une école ou à l'université).

Le racisme quotidien peut donner lieu à des mouvements sociaux à caractère raciste, comme le Ku-Klux-Klan ou les «*skinheads*».

2. Le racisme d'État ou politique.

On le retrouve dans la constitution même du pays qui crée des règlements basés sur l'exclusion de l'autre. C'était le cas du nazisme en Allemagne et c'est celui de l'apartheid en Afrique du Sud.

3. Le racisme légal.

Le racisme légal est celui qu'on retrouve dans des lois à contenu discriminatoire, ou dans des lois dont l'application n'est pas la même pour tous.

4. Le racisme scientifique.

Le racisme scientifique est le fait d'utiliser des sciences, telles la psychologie, l'anthropologie, la sociologie ou la médecine, pour élaborer des arguments et des théories racistes en s'appuyant sur la soi-disant objectivité des sciences. C'est le cas des théories sur le quotient intellectuel, qui affirment que certains groupes humains sont supérieurs et d'autres inférieurs en vertu de la couleur de leur peau. C'est aussi le cas des théories qui affirment que les races existent et que certaines sont supérieures tandis que d'autres sont inférieures.

- **Conclusion**

Le racisme se différencie des phénomènes décrits précédemment. Stéréotypes et préjugés demeurent sur le plan des opinions, des idées. Le racisme débouche sur des actions; c'est un système qui prive de leurs droits certains individus ou groupes. On peut avoir le préjugé que tel groupe est paresseux; on est raciste quand on refuse d'employer tel individu pour cette raison. On peut avoir le préjugé que telle ethnie est malpropre; on est raciste quand on refuse de louer son logement à quelqu'un pour cette raison. Le racisme peut priver du droit au logement, au travail, à la santé, à l'éducation, au statut politique, à la religion; il peut aller jusqu'à priver un groupe de son droit à la vie comme dans les cas de génocide.

Distinguons un raisonnement raciste d'un raisonnement ethnocentrique:

Exemple:

Pour expliquer le faible niveau du revenu moyen dans un pays, un observateur ethnocentrique dira que cette situation est due au fait que cette culture est inférieure à la sienne ou que ce pays refuse les bienfaits de la civilisation occidentale. Tandis qu'un observateur raciste dira que cette situation est normale, compte tenu du fait que ses habitants ont telle ou telle couleur de peau.

Tandis que le raisonnement ethnocentrique reconnait et hiérarchise les différences culturelles, le raisonnement raciste oublie les différences culturelles et hiérarchise les différences biologiques.

Exemple:

Lors de la guerre du Viêt-nam, dans un camp de soldats américains où combattaient côte à côte Noirs et Blancs, on pouvait percevoir des attitudes racistes entre eux mais non ethnocentriques, puisque tous les soldats étaient issus de la même culture. Par contre, ces mêmes soldats pouvaient éprouver des sentiments ethnocentriques en observant les comportements culturels des Vietnamiens.

EXPLORATION
Lettre d'opinion

2. Faire lire la lettre d'opinion suivante (annexe 10) et recueillir les commentaires.

Lettre ouverte de Diego Rivera, parue dans *Le Devoir* du 15 septembre 1989:

«Lors du rapport de la Commission des droits de la personne sur le racisme dans l'industrie du taxi ou encore quand les prix des maisons étaient évalués à la baisse dans les quartiers ethniques, la définition du racisme d'Albert Memmi trouvait tout son sens.

«Mais ce jour-là, quelque chose n'allait pas. J'avais de la difficulté à voir où il pouvait être question de racisme. Une dame âgée, tout près de moi, parlait à une jeune fille: «Je suis peut-être raciste, mais je trouve que les immigrants ne veulent pas parler français.» Plus loin, un jeune

Québécois de vieille souche affirmait: «Le racisme, ça m'écoeure! J'appuie Victor Uribe parce que je ne veux pas qu'on pense que les Québécois sont racistes.» Certains Latino-américains voulaient me convaincre qu'ayant été victime de racisme, Victor devait être élu!

«L'assemblée du P.Q. d'Outremont n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, des tensions créées par ceux et celles qui se disent racistes sans vraiment l'être et par ceux et celles qui en profitent.

«Le racisme existe, à Outremont et ailleurs. Mais pour le combattre, on a besoin de l'identifier. Autrement, on s'attaque à tout le monde sans distinction et on ne fait alors que l'alimenter.

«La dame âgée qui se croit raciste parce que d'après elle, les immigrants refusent de parler français, elle a peut-être un préjugé ou encore, elle n'a pas une vision précise de la situation. Mais est-elle raciste? Bien sûr que non, tout comme ce jeune homme qui pense combattre le racisme en appuyant M. Uribe.

«Ils sont victimes d'un malentendu. Ils sont le résultat de l'incompréhension qui, faute de sensibilisation, augmente en créant un mur autour d'eux. C'est tout d'abord cela qu'il nous faut vaincre: ce mur d'ignorance qui nous sépare.»

EXPLORATION
Combattre le racisme

3. L'animateur pourra organiser une discussion autour de la question suivante: Comment combattre le racisme?

OBJECTIVATION

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

1. **Il est difficile de modifier les comportements racistes autrement que par une thérapie des sentiments racistes. On peut cependant les parer par des lois et des interdits.**

2. **On peut combattre les préjugés par l'éducation, la sensibilisation et la diffusion d'une information complète et pertinente. Il est important de bien analyser une situation et d'en connaître tous les faits avant de porter un jugement de valeur.**

3. **On peut combattre la discrimination par «les programmes d'accès à l'égalité, considérés comme un remède systémique à la discrimination directe ou indirecte. Ils permettent d'améliorer par un ensemble de mesures, la situation de groupes victimes de discrimination».** (Leduc, C., et P.-R. de Massy, **Pour mieux vivre ensemble**, Modulo, Montréal, 1988, p. 79)

4. **On peut favoriser la communication entre les groupes ethniques et la société québécoise par des journées d'information, des programmes de sensibilisation aux réalités multiculturelles dispensés à différents groupes sociaux tels les professeurs, les policiers et le personnel médical, ainsi qu'aux néo-Québécois.**

5. On peut utiliser la Charte des droits de la personne pour combattre toute forme de discrimination et de racisme.

6. On peut favoriser des politiques sur les relations interculturelles et interraciales, encourager la création d'organismes pour la défense des droits ou l'intégration des immigrants.

7. On peut intervenir à titre individuel dans nos lieux de travail en réfutant certains préjugés de nos collègues et en défendant des principes égalitaires.

8. Finalement, il faut que la société tout entière combatte les inégalités sociales.

■ L'animateur pourra organiser un visionnement de la vidéocassette de Jean Pelletier (1989) intitulée «Le racisme à l'aube de l'an 2000».

LECTURE COMPLÉMENTAIRE

COMMENT PEUT-ON ÊTRE RACISTE?[1]

VINCENT, Sylvie, *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVI, n° 4, 1986.

Le racisme dans le contexte du rapport d'altérité

Faisant appel à la psychanalyse et à l'histoire, les auteurs qui réfléchissent sur le discours raciste tentent de voir comment s'instaure le rapport d'altérité ou, si l'on veut, comment s'installe la rupture entre Soi et l'Autre.

Le racisme, tout d'abord, est actuellement inscrit dans le contexte très large du rapport à l'autre (perception de l'autre, altérité, rapports du centre à la marge, notion d'identité, notion de différence...). La psychanalyse et l'histoire fournissent les données dont on a besoin pour expliquer comment s'établit soudainement la conscience de l'Autre comme autre.

Dans la vie de l'individu, il y aurait tout d'abord un état d'indifférenciation au cours duquel le nouveau-né reste en fusion avec sa mère et ne se distingue pas lui-même du milieu ambiant. Vers le 8e mois cependant, le bébé perçoit qu'il y a rupture entre lui et son environnement. Dès lors il reconnaît sa mère comme source de bien-être dont l'absence le frustre, l'angoisse et, par conséquent, le rend agressif. Plutôt que de déverser cette agressivité sur sa mère, le bébé en investit tout autre qui s'approche de lui (notion de bouc émissaire que nous retrouverons plus loin). En même temps qu'il projette ses pulsions de colère sur cet étranger, il imagine, semble-t-il, que celui-ci menace son identité, ce qui viendrait renforcer et justifier son agressivité à son égard. Avec le temps, l'enfant apprend à ne plus faire de distinction, ou du moins à tolérer la différence entre sa mère et l'étranger. Pourtant nous restons tous fondamentalement identiques à ce que nous étions à la naissance, écrit L. Fiem dans son lexique sur le racisme.

---

1. Extrait. Les lecteurs désireux de consulter les ouvrages cités dans ce texte sont priés de retourner au document original [N.D.L.R.].

«[...] le développement humain semble ne jamais s'achever complètement et pouvoir sans cesse revenir sur ses pas ou rester infiltré de mécanismes anciens. Ce processus de nature persécutive peut se réveiller tout au long de la vie, chaque fois que des circonstances angoissantes, intérieures ou extérieures, dépassent les capacités à réagir face aux difficultés et suscitent une vive intolérance à la frustration et aux affects destructeurs qu'elle fait naître.»

(L. Fleg, 1985, pp. 22, 23)

Les auteurs cherchent également à voir quand, dans l'histoire, apparaît la conscience de l'Autre en tant qu'essentiellement différent. Pour certains, comme Colette Guillaumin, ce serait au XIX^e^ siècle que les Européens auraient perçu une rupture entre eux et les autres. Jusque-là leurs voyages les avaient menés dans un monde ressenti comme uniforme:

«Les sauvages étaient nos ancêtres (Rousseau), nos frères (Diderot, Montesquieu), d'autres formes de nous-mêmes (Bougainville, Buffon qui pensait que les nègres "redeviendraient" blancs sous certaines conditions)» [...].

«Au XIX^e^ on voyagera dans l'inconnu en soi; il s'agira de se quitter soi-même, préoccupation moderne qui suppose la nouveauté et la différence radicale du monde inconnu abordé [...]. La naïveté sociale a disparu. L'attention à l'existence de l'autre, devenu avant tout la différent, marque la mutation idéologique [du XIX^e^ siècle].»

(C. Guillaumin, 1972, p. 33)

Les travaux récents de Christian Delacampagne remettent en question cette façon de voir. Pour lui, c'est bien avant le XIX^e^ siècle qu'aurait été identifiée une différence innée entre un «nous» collectif et ses autres:

«Les Grecs ne se sont pas contentés d'inventer le vocable de barbare pour englober, dans une même réaction de rejet, leurs Autres; ils ont développé, envers certains d'entre eux, des théories ouvertement racistes ou à l'intérieur desquelles figuraient des énoncés racistes.»

(C. Delacampagne, 1983, p. 32)

C'est-à-dire qu'ils ont attribué à leurs voisins des caractéristiques biologiques telles que ceux-ci ne pouvaient plus être assimilés aux Grecs. Pour intéressante que soit l'étude de Delacampagne, et fondamentale pour ceux qui s'inquiètent de la profondeur du fantasme raciste dans l'inconscient européen, ne retenons pour l'instant que l'idée suivante: l'humanité occidentale s'est un jour imaginé une rupture entre elle et ceux qu'elle a nommés Barbares, Sauvages, Primitifs, etc.

Autrement dit: au commencement était l'Un et il fut heureux avec lui-même jusqu'à ce que, se regardant de près, il s'inventa une rupture interne. De l'autre côté de cette faille, il s'aperçut lui-même, mais différent. Alors, conservant pour lui le nom de l'Un, il donna à son vis-à-vis le nom d'«Autre».

Le rapport d'altérité était né. Or, vécu comme un scandale, il installe le drame. La présence d'un différent de soi, en effet, constitue une menace. Menace à l'intégrité, menace à l'identité.

Premier niveau: Construction et refus de l'autre

Ayant été identifié comme Autre parce que visuellement différent, l'étranger ou le vis-à-vis est refusé parce qu'il fait peur (réaction «normale» de tout organisme devant un prédateur). Il est aussi classé dans la typologie des êtres vivants. On ne parle pas encore de racisme.

On pourrait ici se demander pourquoi l'Autre est automatiquement perçu comme menaçant, pourquoi l'Un ne peut conserver à son égard une attitude au moins de neutralité. Albert Memmi explique ce refus agressif de l'Autre par la cruauté naturelle de l'homme.

> «Jusqu'ici, l'Histoire, pour ne pas parler de la préhistoire, est éloquente: l'homme est un prédateur, au détriment de la nature, des autres espèces, et à l'intérieur de sa propre espèce. Il convoite et arrache les biens dont il a besoin, même à ses propres congénères. Agressif envers eux, comment ne susciterait-il pas leur peur et leur agressivité, lesquelles entretiennent encore les siennes. Et, naturellement, l'inverse; une agressivité nourrissant l'autre. L'agressivité est ainsi une longue habitude de l'espèce liée à la survie.»
>
> (A. Memmi, 1982, p. 126)

Finalement le raciste est une personne qui a peur. Et il n'est pas le seul. Le sexiste a peur des personnes de l'autre sexe, le «générationiste»[2] a peur des personnes plus jeunes ou plus âgées, d'autres ont peur des homosexuels, des handicapés, etc. La peur fondée sur une différence dite raciale s'inscrit dans un mécanisme beaucoup plus large de refus terrifié et agressif de l'Autre quel qu'il soit, refus que Memmi appelle ***hétérophobie*** *(A. Memmi, 1982, p. 116, 1983, p. 11).*

André Langaney, qui pense également que cette peur correspond en bonne partie à un comportement inné de défense face à un prédateur possible, et qui situe la peur de l'Autre perçu comme différent dans le contexte plus général de la peur de l'inconnu, écrit:

> «Le pire erreur possible serait de croire que le racisme n'est pas une réaction naturelle et qu'on peut le supprimer aussi simplement que définitivement. Les conditions de vie des humains placent sans cesse des populations, des groupes d'individus, des classes sociales ou des individus en situation de compétition. Il s'y ajoute souvent, dans les sociétés modernes en particulier, des états de tension et d'inhibition insupportable qui, à chaque instant, risquent d'être réorientés vers un autre dont le seul tort sera d'être présent et attaquable.»
>
> (A. Langaney, 1981, p. 105)

Cette réaction dite naturelle de peur devant celui qui est identifié comme différent, Langaney l'appelle ***autrisme****. Lorsque la peur vient de la perception réelle ou imaginaire de différences physiques, l'auteur considère qu'il s'agit d'un premier niveau de racisme ou d'un* ***racisme primaire****.*

Le discours actuel sur le racisme reconnaît donc à celui-ci un premier niveau considéré comme universel et naturel parce que découlant de l'animalité de l'homme et de ses saines réactions de défense (Delacampagne, 1983, p. 49).

Nous en arrivons à une deuxième question: comment l'humanité construit-elle l'image de celui qui va être l'Autre? Quels paramètres sont utilisés pour constituer cette image? À partir de quand l'Autre se sépare-t-il de l'Un pour devenir l'Autre? Autrement dit, pourquoi la couleur de la peau importe-t-elle davantage que la taille ou le poids, ou les habitudes culinaires davantage que les croyances, et à partir de quand l'odeur ou la couleur ou la texture ou les gestes ne sont-ils plus miens mais autres?

---

2. Ce terme, à ma connaissance, n'est pas employé dans les écrits qui traitent des phénomènes d'hétérophobie et de domination de l'Autre. La paternité en revient à Thierry Vincent qui a dû l'inventer vers 12 ans. Je le lui ai souvent emprunté pour finalement l'adopter afin de nommer cette réalité de la peur et du rejet des membres des autres générations, principalement des enfants, des jeunes et des personnes âgées.

André Langaney affirme que l'homme est un «animal visuel» («sinon voyeur»!), ce qui explique qu'il réagisse fortement à l'aspect physique de ses congénères. Il s'agit ici, non seulement du corps mais aussi des vêtements, et en outre du comportement, des gestes, des attitudes (A. Langaney, 1981, p. 95).

À la source cependant, il faut reconnaître la présence de cette activité classificatoire que l'on dit être le propre de l'homme (L. Flem, 1985, p. 53). De la même façon que dans le continuum du temps qui passe ou dans celui de l'espace géographique, l'humanité s'applique à repérer des points de rupture, à identifier des sections, à regrouper celles-ci dans des catégories, elle s'est «toujours» affairée à imaginer des ruptures dans son propre continuum. L'activité classificatoire est éminemment arbitraire. Il suffit d'aller d'une culture à l'autre pour s'en apercevoir. Pourquoi tel nombre de saisons, pourquoi tant de jours dans la «semaine», pourquoi tel nombre de couleurs de base, pourquoi une typologie des animaux, des plantes, des véhicules ou des sortes de pluie qui comprendrait x termes plutôt que y, etc. Tout cela découle évidemment des critères retenus comme pertinents pour classer les entours de l'humanité. Et il en est de même quand l'humanité entreprend de fixer ses limites d'abord et de se découper elle-même en catégories distinctes ensuite.

Arbitrairement, la classification s'effectue en prenant appui sur la réalité:

> «Selon l'acuité de nos sens ou de nos moyens techniques, selon notre vision du monde, selon notre rapport subjectif à l'objet... le découpage sera différent, les caractéristiques prises en considération varieront.»
>
> (L. Flem, 1985, p. 53-54)

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, c'est sans doute parce qu'il est un animal visuel que l'homme donne tant d'importance à la couleur de la peau. Si nous étions tous aveugles, quel critère utiliserions-nous? L'odeur peut-être (qui d'ailleurs a déjà une grande place dans l'imaginaire raciste) ou le timbre de la voix (le «Sauvage», on le sait, tout comme le «Barbare» d'ailleurs, émet des sons «gutturaux»). Une chose est sûre, c'est qu'une classification serait de toute façon opérée et qu'elle utiliserait des traits suffisamment clairs pour qu'à l'intérieur d'un groupe donné il y ait une sorte de consensus sur la définition de la différence.

De la même façon que la peur créée par l'Autre peut paraître naturelle, l'activité classificatoire est universelle et ne peut être stigmatisée comme nuisible. Mais, toujours selon le discours sur le racisme actuellement véhiculé par ceux qui réfléchissent à la question, les choses n'en restent pas là. Elles se gâtent au moment où le filet classificatoire jeté horizontalement sur le réel se transforme en échelle évolutive et qualitative.

Deuxième niveau: Mépris et hiérarchisation de l'Autre

Cette typologie est hiérarchique, chaque peuple ayant tendance à mépriser les autres et à les prendre comme boucs émissaires chaque fois qu'il y a tensions économiques, politiques ou autres. On ne parle toujours pas de racisme.

Placés devant différentes sortes d'Autres, l'Un crée parmi eux un ordre imaginaire. L'idée d'une ordonnance des groupes se trouve déjà dans la pensée grecque du V^e^ siècle avant notre ère. Les Grecs considéraient comme Barbares ceux qui, plutôt que de parler grec, émettaient (de l'avis des Grecs) des sons non articulés (comparables au chant ininterrompu des oiseaux, autrement dit dans lesquels il n'y avait pas ces ruptures que créent les mots); c'étaient aussi des gens qui vivaient sous un régime monarchique (plutôt que démocratique) et se distinguaient par d'autres traits culturels, dont l'alimentation. Les Grecs se voyaient comme habitant le centre tempéré et harmonieux de la terre, les autres populations en occupant les zones trop froides ou trop chaudes.

> «Ce modèle géographique permet de penser la différence, de rendre l'altérité intelligible aux Grecs: si les autres peuples sont différents, et s'ils sont d'autant plus différents qu'ils sont plus distants, c'est parce qu'ils sont soumis à des climats excessifs.»
>
> (Delacampagne, 1983, p. 196)

La classification grecque des cultures est donc essentiellement géographique et culturelle. Il s'y ajoute cependant une sorte de condescendance, de mépris de l'Autre, de certitude, pour les Grecs, de leur propre supériorité, qui correspondent à ce que l'on entend par **ethnocentrisme**.

Au XVIII^e^ siècle, les précurseurs de l'anthropologie classent les populations humaines en races distinctes au-dessus desquelles se place la race de l'homme blanc.

> «Ce type de classification [celle de Linné] était relativement imprécis et faisait appel tant à des critères culturels (le sauvage) que biologiques (le difforme). Mais il sous-entendait une hiérarchisation, chaque groupe occupant une place déterminée sur une échelle allant de l'horrible au meilleur, du monstre à l'Européen.»
>
> (L. Poliakov, 1976, p. 61)

Cependant cette représentation de l'humanité et la classification des peuples en inférieurs et supérieurs ne sont pas considérées comme du racisme. Elles sont dites universelles et finalement peu dommageables aux rapports entre les groupes.

«Certes, dans mainte société [...] il existe un orgueil de groupes; mais ce groupe, s'il se tient pour privilégié par rapport aux autres groupes, ne se pose pas comme une "race" et ne dédaigne pas, par exemple, de se fournir en femmes parmi les autres groupes ou de sceller avec eux des alliances occasionnelles; beaucoup plus que le "sang", ce qui fait son unité ce sont les intérêts communs et les activités diverses menées en association.»

(Leiris, 1960, p. 235, 236)

Et l'on reprend Lévi-Strauss selon lequel «pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires [...]

l'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les "hommes" (ou parfois - disons-nous avec plus de discrétion - les "bons", les "excellents", les "complets"), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus - ou même de la nature - humaines, mais sont tout au plus composés de "mauvais", de "méchants", de "singes de terre" ou d'"oeufs de pou". On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un "fantôme" ou une "apparition".»

(Lévi-Strauss, 1961, p. 21)

Ce phénomène universel de hiérarchisation des groupes et de mépris de l'Autre est appelé ***racisme secondaire*** *par Langaney qui le définit comme:*

«[...] une rationalisation du racisme primaire au nom d'arguments tenant à la compétition économique ou politique entre des groupes humains, à des problèmes de compétition entre communautés voisines différant par la culture ou les habitudes quotidiennes ou à des sentiments d'hostilité liés à des réputations abusives faites à telle ou telle communauté [...].»

(Langaney, 1981, p. 97, 98)

Delacampagne associe racisme secondaire, ***ethnocentrisme*** *et* ***xénophobie****. À la xénophobie on pourrait ajouter son contraire et pourtant semblable, la* ***xénophylie****, ainsi que l'****exotisme****. Car la société de l'Autre peut être attirante, intrigante dans ses manières, admirée dans une certaine mesure tout en étant considérée comme primitive, sauvage et donc inférieure (Todorov, 1986). En fait la xénophylie et l'exotisme sont vus comme l'intérêt que l'on éprouve pour un étranger qui est loin. Les Québécois par exemple pourraient être dits plus admiratifs à l'égard des Inuit - qu'ils ne voient pas - que pour les Amérindiens - que leurs ancêtres ont beaucoup vus autrefois et*

qu'ils voient eux-mêmes parfois. Les réactions xénophobes, elles, s'adresseraient davantage aux étrangers peu différents ou encore à ceux qui, venus de l'extérieur, ont élu domicile au coeur même de la cité (Jacquard et Pontalis 1984-1985, p. 20, 21; Delacampagne, 1983, p. 43). C'est le sentiment que les Québécois pourraient avoir envers les anglophones ou envers les Italiens, les Juifs, les Français et parfois les Amérindiens. Ces réactions s'inscrivent dans le prolongement de l'hétérophobie. Elles sont en réalité une sorte d'hétérophobie accentuée par la peur d'être déclassé sur le plan économique, social, culturel ou politique (les immigrants sont souvent vus comme des «voleurs de jobs», les Juifs comme des voleurs tout court, les Indiens comme des enfants gâtés auxquels les gouvernements accordent des privilèges non justifiés, etc.).

En temps de crise, il est utile d'avoir ce type de bouc émissaire. Ainsi les réactions agressives provoquées par les tensions économiques ou autres et dont la société ne tolère pas l'expression peuvent être détournées vers un Autre. Tout groupe humain a probablement son bouc émissaire qui varie selon les époques et dont il a d'autant plus besoin que son identité est mal assurée. Les Québécois ont les Canadiens anglais. Les Amérindiens ont les Blancs. Un groupe peut même se trouver plusieurs boucs émissaires. C'est ainsi que les Amérindiens jouent eux aussi ce rôle pour les Québécois. Le bouc émissaire, cet étranger que l'on charge de tous les maux, permet d'instaurer une limite rassurante entre ce qui est «nous» et ce qui ne l'est plus. Il aide l'Un à se définir et à renvoyer à l'extérieur de lui-même, ou au moins à sa marge, tout ce qui ne lui plaît pas (voir Flem, 1985, p. 41, 42; Vincent, 1986). Quand les Québécois ne veulent pas être assimilés à la nature, ils revêtent les Amérindiens de forts éléments naturels, ne leur laissant que peu de culture, et ils insistent sur l'écart qu'ils viennent ainsi de créer entre eux et les autochtones. Quand, au contraire, ils veulent se démarquer de l'intellectualisme et du maniérisme français, ils rappellent leur bouc émissaire amérindien pour en faire l'un des leurs (Arcand et Vincent, 1979). La marge se déplace selon l'identité que le centre veut se donner[3].

Troisième niveau: La justification par la science

Pour les auteurs dont émane ce discours, le racisme apparaît au moment où l'Un cherche à justifier par la science son refus et son agression de l'Autre. Controverse sur le moment où naît le «vrai» racisme: XIX^e^ siècle ou dès la Grèce antique? D'une façon ou d'une autre, le racisme naîtrait de l'effrondrement de la pensée religieuse.

---

3. On me pardonnera ce détour par des exemples pris dans le contexte québécois. Ils feront mieux comprendre, je pense, la place de l'Autre ou des Autres dans l'élaboration de l'identité de l'Un.

Ainsi l'Un a identifié l'Autre, l'a nommé, l'a refusé, l'a classé, l'a estimé inférieur à lui, l'a renvoyé à sa marge et s'en est servi pour asseoir sa propre identité. Mais vient le moment où ces différentes opérations doivent être justifiées. L'Un se cherche une explication, il a besoin de se raccrocher à un ordre quelconque pour pouvoir dévaluer l'Autre.

Encore une fois les auteurs qui se penchent sur l'histoire des idées ne sont pas tous d'accord, tout en l'étant fondamentalement. A la base, tous s'entendent pour dire qu'être raciste ce n'est pas d'abord et avant tout être agressif à l'égard d'un autre, mais c'est se justifier de l'être.

> «[...] loin de la passion physique et politique, antérieur à elle, le racisme est une violence fondamentale qui décrète l'ordre du monde. Ce décret est fort simple: les êtres humains sont différents en essence et ils le sont pour l'éternité. Le noyau est là, irréductible.»
>
> (C. Guillaumin, 1984-1985, p. 216)

Comment en est-on arrivé à décréter cette différence essentielle, quelle autorité invoque-t-on pour prouver l'inexistence des races? Il faut revenir ici à cette activité classificatoire dont il a été question plus haut. Dans l'ensemble, on aurait tendance à la dire «normale» jusqu'au jour où elle emprunte ses critères à la biologie et où elle crée des catégories principalement basées sur les caractéristiques physiques. Les auteurs français relient de façon très nette racisme et justification biologique, et même racisme et pensée rationnelle. On fait remarquer que le mot «race», qui apparaît en français au XVI^e^ siècle, «dérive de l'italien 'razza', 'sorte', 'espèce' qui vient lui-même du latin 'ratio', 'raison', 'ordre des choses', 'catégorie', 'espèce'» (Flem, 1985, p. 153). «Le racisme rationnel, écrit Delacampagne, est né au sein de la culture occidentale» (Delacampagne, 1983, p. 28). Le développement d'une pensée rationnelle, scientifique étant vu comme purement occidental, il en résulte que seuls les Occidentaux sont racistes. Ceci posé, il ne reste plus qu'à se demander à quand remonte le phénomène.

Pour les uns (Poliakov, 1976, Guillaumin, 1972, Flem, 1985), le tournant qui va faire passer d'une classification géographique et culturelle des peuples à une classification raciale et raciste, s'amorce au XVIII^e^ siècle, au moment où se combinent l'intérêt pour la biologie et l'intérêt pour l'histoire.

Colette Guillaumin fait remarquer qu'à la classification dans l'espace qui a caractérisé la pensée occidentale jusqu'au XVIII^e^ siècle, succède une classification dans le temps:

> «[Au XVIII^e^ siècle], le souci d'ordonner temporellement les faits connus [se] manifeste bien peu et surtout l'histoire est absente de la pensée sociale. Au contraire, le 19^e^ accordera une place privilégiée au déroulement temporel de la vie des sociétés. L'"exotisme" cédera la place à la continuité temporelle.»
>
> (C. Guillaumin, 1972, p. 23)

D'aucuns voudraient nuancer. On pourrait voir, par exemple dans la préoccupation des Européens des XVI^e^ et XVII^e^ siècles pour la généalogie, dans leur façon de chercher les origines des Amérindiens et d'ordonner les populations de l'époque par rapport à celles dont il est question dans la Bible (Lestringant, 1985, Jaenen, 1983), un intérêt et un recours à l'histoire en vue de répondre à des questions plus essentielles.

Ce qu'il faut retenir ici, c'est que cet intérêt pour l'histoire des sociétés et de leur évolution va faire flèche des découvertes géographiques et scientifiques de chaque époque. Au XIX^e^ siècle, le vent est à la science naturelle. Les travaux de Lamarck, Malthus, Darwin, Mendel indiquent l'importance qu'avait l'idée d'une sorte de compétition biologique entre les êtres, d'une sélection naturelle dont les meilleurs sortent victorieux. Appliquée au genre humain et combinée au classement hiérarchique déjà à l'oeuvre dans la pensée occidentale, cette idée de la sélection naturelle va en quelque sorte, selon nombre d'auteurs, donner son caractère au racisme occidental. Ces auteurs expliquent que l'on a décrétées raciales et héréditaires non seulement les caractéristiques physiques mais aussi les caractéristiques culturelles, ce qui a permis de classer les sociétés de façon «scientifique». D'après eux, le XIX^e^ siècle a estimé que si certaines sociétés ne se sont pas développées aussi vite que les autres, si elles se sont pratiquement arrêtées en chemin pendant que d'autres progressaient, c'était parce qu'elles étaient biologiquement inférieures. Lévi-Strauss parle de cet évolutionnisme social, que l'on appelle aussi darwinisme social, comme d'un «maquillage faussement scientifique d'un vieux problème philosophique» (Lévi-Strauss, 1961, p. 26). Le problème à traiter était non seulement philosophique, mais aussi politique et économique. En effet la théorie de Darwin sera interprétée comme «une caution scientifique aux idées de compétitivité et de hiérarchie entre les hommes, propres au capitalisme et à l'aventure coloniale de son siècle» (Fiem, 1985, p. 67).

Pendant que les uns situent l'affirmation de la pensée rationnelle au siècle des Lumières, d'autres se préoccupent davantage de son émergence et estiment que des traces du discours raciste et biologique peuvent être trouvées dans les «mythes médiévaux» et même dans les «fantasmes antiques»:

> «Ni le racisme comme idéologie biologique, ni la biologie en tant que telle ne sont sortis tout armés de quelques cerveaux au XVIII^e^ siècle. Accepter l'ancienneté de leurs racines n'est donc pas un acte de foi anti-historique, mais au contraire un préalable indispensable à la reconstruction d'une véritable histoire, qui ne se laisse pas enfermer dans des modèles abstraits et des coupures fictives.»
>
> (Delacampagne, 1983, p. 66)

Delacampagne explique qu'il y a, non seulement au XIX^e^ siècle, mais dès les débuts de la culture occidentale une «obsession naturaliste» qui a conduit l'Occident à vouloir inclure la société dans le cosmos et donc à la voir comme régie par des lois fixes, celles de l'ordre naturel. L'idée selon laquelle la nature attribue à chacun son essence, une essence indélébile, pourrait donc bien remonter aux sources de la civilisation occidentale.

L'important finalement est de pouvoir situer le racisme dans la philosophie générale de la société qui le véhicule. Or, quelle que soit l'époque considérée, les auteurs en arrivent dans l'ensemble à relier le racisme à la perte du sentiment religieux. Tant que l'on demande à une autorité transcendantale d'ordonner le monde, la question qui se pose est de savoir si tel groupe (les monstres, les femmes, les Indiens) peut être considéré comme faisant partie de l'humanité (c'est-à-dire si ces membres ont une âme) ou s'il faut les rejeter du côté de la nature et des bêtes. Dans ce système, dès qu'une catégorie d'êtres est admise au sein de l'humanité, elle acquiert la possibilité d'être égale aux autres. Par contre, lorsqu'est délaissée la pensée religieuse au profit de la science et que l'on cherche dans la nature elle-même les règles qui régissent l'univers, on en arrive à concevoir l'humanité comme constituée de sous-catégories, lesquelles sont cloisonnées à un point tel que l'appartenance à chacune d'elles est irréversible. Celui qui naît blanc et supérieur le restera tout autant que celui qui naît noir et inférieur. Le déterminisme biologique devient l'explication des différences.

L'histoire de l'Occident est celle du cheminement parallèle de la religion et de la science, l'une prenant alternativement le pas sur l'autre. Les grands moments de la pensée scientifique sont situés dans la Grèce antique (particulièrement au V^e^ siècle avant notre ère), puis au moment de la Renaissance (à partir des XII^e^-XIV^e^ siècles) et, finalement, à l'époque actuelle (XIX^e^-XX^e^ siècles). C'est peu à peu, avec des périodes de reflux, que se serait élaboré le mythe raciste pour répondre à l'angoissante question de l'origine, de l'identité et du destin de l'homme laissée pendante par l'abandon de la religion. En laissant tomber ses mythes d'origine, l'Occident aurait commencé à vivre dans l'angoisse qu'inspire l'absence d'identité. Delacampagne lie ce phénomène à la logique de dépassement (individuel, scientifique, historique) et donc d'autodestruction de l'Occident. Être lui-même, pour l'Occident, c'est viser le progrès, détruire sans arrêt ce qu'il était l'instant d'avant. C'est donc affirmer sans arrêt qu'il n'est rien.

> «Et qu'on ne dise pas ici que l'absence d'identité n'est pas nécessairement une source d'angoisse: c'est au contraire la source par excellence de toute angoisse dans la mesure où l'angoisse n'est rien d'autre que le pressentiment du rien [...]. L'angoisse n'a ni cause ni objet; elle n'est rien d'autre que le bruit fait par le rien en nous.»
>
> (Delacampagne, 1983, p. 299)

Par-delà les divergences sur le moment crucial de l'apparition de la science, l'accord se fait donc sur le lien entre le mythe raciste et la pensée rationnelle, sur l'idée que le racisme naît en Europe de l'effondrement de la pensée religieuse au profit de la raison et de la science (Delacampagne, 1983, p. 291).

> «La science occupe aujourd'hui dans notre société, le lieu qu'habitaient jadis la religion et sa caution divine. C'est à la science qu'on demande de révéler la vérité, comme si les hommes ne pouvaient se résoudre à en être d'éternels orphelins.»
> (Flem, 1985, p. 166)

Encore aujourd'hui, fait-on remarquer, la pensée raciste s'empare des découvertes scientifiques: la sociobiologie, qui attribue à l'héritage génétique l'origine des institutions sociales, sert particulièrement bien ceux qui cherchent toujours à justifier la domination de certains groupes par un autre (Jacquart, 1986, p. 171). La boucle est bouclée, et nous y arrivons, par les observations que l'on peut faire sur la fonction du racisme.

La fonction du racisme

Le racisme servirait à consolider l'identité de ceux qui le pratiquent et à justifier leurs activités de conquête et de domination.

La partie du discours qui porte sur la fonction du racisme est relativement importante. On peut cependant la ramener à des considérations de deux ordres qui se rejoignent: le discours raciste sert à définir et à asseoir l'identité de l'Un en l'opposant à la présence de l'Autre, il permet aussi de justifier toutes les manifestations de domination de l'Autre (conquêtes, esclavage, colonialisme).

Fondamentalement, le racisme fait partie du chapitre beaucoup plus général du rapport à l'Autre. Les auteurs le voient comme permettant de résoudre des contradictions profondes propres à la culture occidentale. L'Occident en effet cherche à la fois à tuer l'Autre et à l'absorber. Tout cela parce qu'il se veut unique et universel. Mais s'il parvenait vraiment à être unique et universel et à imposer ses langues et ses valeurs au monde entier, il se nierait en tant qu'Occident ayant ses propres particularités et se démarquant des autres par sa supériorité. Il lui faut donc sans arrêt susciter des Autres sur ses marges afin de pouvoir s'affirmer lui-même.

Les tenants de l'origine récente du racisme diront que le XIX^e^ siècle, issu du siècle des Lumières et donc d'une société «libérale et éclairée», vivait en même temps le colonialisme et l'exploitation de l'homme par l'homme. Exploiter une partie de l'humanité, ce serait s'aliéner si l'on ne trouvait le moyen de rompre définitivement avec cet Autre, de le rejeter hors de soi en se justifiant par l'affirmation de sa différence essentielle:

> «Je ne suis pas responsable puisque c'est biologique. Ils sont autres car en nature ils ne peuvent être moi. En fait ils sont responsables de l'oppression que j'exerce sur eux par leur incapacité naturelle à être moi-même, à se faire moi-même. L'oppression que j'exerce contre moi-même en opprimant une partie de l'humanité dont je suis la mesure et le sens, la faute en retombe sur eux et leur incapacité héréditaire de se faire ce que je suis.»
>
> (Guillaumin, 1972, p. 42)

On se situe ici non pas seulement dans un rapport d'altérité, mais plus spécifiquement dans un rapport de domination et d'agression de l'Autre par l'Un. Memmi est certainement celui qui insiste le plus sur ce point. Sa définition du racisme, devenue classique, a été adoptée par l'Unesco et figure dans l'Encyclopoedia Universalis:

> «Le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression ou un privilège.»
>
> (Memmi, 1982, p. 98, 99)

Memmi rejoint ici ceux qui, ainsi que nous l'avons dit au début de ce texte, émettent un discours non pas surtout sur l'idéologie raciste, mais davantage sur les pratiques racistes.

Le racisme à l'oeuvre

D'autres discours que le discours français actuel insistent beaucoup plus sur les liens obligatoires entre racisme et pouvoir que sur les liens entre racisme et pensée rationnelle.

Il faut remarquer en effet que si le discours français schématisé plus haut semble se préoccuper essentiellement des relations entre science et racisme, d'autres discours existent aussi qui proviennent plutôt des mouvements de lutte contre le racisme (aux États-Unis, par exemple). Ces discours, auxquels je ne peux que faire allusion dans cet article, ne se préoccupent pas tant d'expliquer ce qui amène le raciste à être ce qu'il est, que de le voir à l'oeuvre. On dira par exemple que certaines personnes ont des préjugés à l'égard des autres. Elles n'aiment pas telle

catégorie d'êtres humains ou lui reprochent telle et telle chose ou se moquent de telle habitude sans avoir eu l'occasion le plus souvent de voir ou de rencontrer des membres de ce groupe. Elles ne se basent pas sur l'expérience, mais le plus souvent sur un **stéréotype**, c'est-à-dire sur une image toute faite véhiculée par la société. Le stéréotype est une sorte de caricature. A l'aide de deux ou trois traits, une société esquisse grossièrement l'image type du membre de tel groupe et l'applique ensuite à tous ceux qui, d'après elle, en font partie.

Les traits choisis le sont sur la base de perceptions (visuelles, auditives ou autres), de fausses interprétations de certains traits culturels du groupe en question, de rumeurs, etc. Il y a donc choix de certains traits (les Indiens portent des plumes, ils sont taciturnes et aussi imprévoyants que des enfants), puis généralisation (tous les Indiens sont ainsi). Cette image toute faite, ce «prêt-à-penser» (Flem, 1985, p. 175) est adopté facilement par tout un chacun qui développe ainsi ses préjugés. Ceux-ci sont considérés comme racistes quand ils s'appuient sur la couleur de la peau pour identifier le groupe à propos duquel on veut se prononcer (les Noirs excellent... en sport). Les préjugés peuvent amener les individus à avoir des attitudes négatives et discriminatoires. Mais tout cela n'est pas encore du racisme:

> «Racism is different from racial prejudice, hatred, or discrimination. Racism involves having the power to carry out systematic discriminatory practices through the major institutions of our society.»
>
> Deidre Bella-Dora: What Curriculum Leaders can Do about Racism, cité dans Racism/Sexism Resources Center for Educators, 1979.)
>
> «Power + Prejudice = Racism»
>
> (Pat A. Bidol: Developing new Perspectives on Race, cité dans Racism/Sexism Resource Center for Educators, 1979.)

Dans ce système où le racisme est considéré comme un phénomène social et non individuel, il provient des institutions et de l'ensemble de la culture. On distinguera d'ailleurs le **racisme institutionnel** et le **racisme culturel**. Le premier est le fait des gouvernements, des syndicats, des écoles, des corps de police, des cours de justice, des hôpitaux, des églises, des compagnies de transport, des postes de radio et de télévision, etc., qui offrent leurs services de façon discriminatoire et ainsi suscitent ou perpétuent, chez un groupe donné, la pauvreté, l'ignorance, la maladie, le chômage, ou propagent une image appauvrie, négative ou fausse de ce groupe. Le pouvoir est exercé ici en vue d'une dévalorisation sociale et économique. Dans le racisme dit culturel, le pouvoir est utilisé par le groupe dominant pour détruire la culture des minorités ethniques et imposer la sienne propre.

Tout cela n'est exposé ici qu'à titre indicatif, pour montrer que le racisme peut être analysé de différentes façons et qu'il donne lieu actuellement à différents types de discours.

OUVRAGES CITÉS

BARRETTE, C.
Races, biologie et culture, C. Barrette et Presses collégiales du Québec, Montréal, 1988.

BARRETTE, C., E. GAUDET et D. LEMAY.
Interculturalisme et pratiques pédagogiques au collégial: proposition de design pédagogique, Collège Ahuntsic et Collège Bois-de-Boulogne, Montréal, 1988.

BEAUCHESNE, André, et COLLECTIF DE RECHERCHES INTERCULTURELLES (CRI).
Promouvoir l'éducation interculturelle et l'éducation internationale dans les écoles, Conseil scolaire de l'île-de-Montréal, Montréal, 1986.

CHANCY, Max.
L'école québécoise et les communautés culturelles, Direction des communications, ministère de l'Éducation, Québec, 1985.

COMMISSION DES DROITS DE LA PERSONNE DU QUÉBEC.
«La race et la couleur», **Cahier du 10 décembre**, Montréal, 1980, p. 73, 78.

CVETKOVICH, BAUMGARDNER et TRIMBLE.
«Perspective groupale: la perception des différences», **Initiation à la psychologie sociale**, H.R.W. Ltée, 1985, p. 151, 161.

DIALLO, Yaya.
Profil culturel africain, Centre interculturel Monchanin, coll. «Profils culturels», 1985.

FLEM, Lydia.
Le racisme, Coll. «Le monde de...», Éditions MA, Paris, 1985.

GUILLAUMIN, Colette.
L'idéologie raciste, genèse et langue actuelles, Mouton, Paris, 1972.

LEDUC, C., et P.-R. de MASSY.
Pour mieux vivre ensemble, Modulo, Montréal, 1988.

LEMAY, Denise.
Perfectionnement en éducation interculturelle - Sensibilisation - Primaire, Ministère de l'Éducation, Services aux communautés culturelles, Montréal, 1988.

MEMMI, Albert.
Le racisme, Coll. «Idées», Gallimard, Paris, 1982.

VINCENT, Sylvie.
«Comment peut-on être raciste?», **Racisme et relations interethniques, Recherches amérindiennes au Québec**, vol. XVI, n° 4, 1986, p. 3, 16.

VIDÉO:

Le racisme à l'aube de l'an 2000, Jean Pelletier, Les Films Azimut, Montréal, Production TVS-Québec, 1989.

POUR EN SAVOIR PLUS

CARATINI, Roger.
La force des faibles. Encyclopédie mondiale des minorités, Larousse, 1986.

LE GENRE HUMAIN.
«La science face au racisme», **Le Genre humain**, n° I, Éd. Complexe, 1981.

«La société face au racisme», **Le Genre humain**, n° II, Fayard, 1984-1985. (Aussi disponible aux Éditions Complexe.)

JACQUARD, Albert.
Moi et les Autres, Coll. «Virgule», Seuil, Paris, 1983.

MOUVEMENT QUÉBÉCOIS POUR COMBATTRE LE RACISME.
Immigration, racisme et pluralisme, Montréal, 1987.

PARAF, Pierre.
Le racisme dans le monde, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1964.

POLIAKOV, L., C. DELACAMPAGNE et P. GIRARD.
Le racisme, Coll. «Points de départ», Seghers, Paris, 1976.

ANNEXES

ANNEXE 1 **MODULE 1**

Une histoire de cas[1]

À l'école, la journée vient de se terminer. Préoccupée, M^me^ Larson revient à la maison. Elle se rend à un cocktail où elle tente de communiquer à ses amies les déceptions qui sont les siennes. Elle leur parle de ses difficultés à enseigner l'anglais dans une école du gouvernement éthiopien.

«Cela fait trois ans que j'essaie d'amener ces chères petites filles à se comporter comme des êtres humains normaux, démontrer leur fierté, à se tenir la tête haute, à me regarder en face et à parler assez fort pour que je les comprenne. Elles sont pourtant très brillantes; elles apprennent aussi vite que les autres, mais elles me découragent complètement. Elles ne semblent pas apprendre à se comporter avec dignité. Si je me fie aux résultats, j'aurais dû rester en Iowa et continuer d'enseigner.»

À l'école, la journée vient de se terminer. Kebedetch rentre tout droit à la maison où elle est chaleureusement accueillie. Comme tous les jours, son père lui demande:

«Qu'as-tu appris aujourd'hui?»

Kebedetch rejette la tête en arrière, regarde son père en face et dit, haut et fort:

«L'Éthiopie est composée de douze provinces et de l'État fédéral de l'Érythrée.»

---

1. Tiré de Barrette, C., Gaudet, E. et Lemay, D., **Interculturalisme et pratiques pédagogiques au collégial: procédion de design pédagogique**, Collège Ahuntsic et Collège Bois-de-Boulogne, Montréal, 1998, p. 184, 185.

Son père et sa mère discutèrent jusqu'à tard dans la nuit. Qu'arrivait-il à leur Kebedetch? Elle ne se comportait plus comme un être humain normal.

«As-tu remarqué comme elle lance sa tête en arrière, à la manière d'un homme?»

«Qu'est-ce qui est arrivé à sa gêne féminine?»

«Et sa voix? Comme je suis contente que nos parents n'aient pas été là pour l'entendre nous parler d'une voix étrangère!»

«Elle ne montre plus de modestie; elle ne semble pas ressentir de fierté. Si elle était normale, elle aurait honte de relever la tête comme cela et de parler si fort!»

«Kebedetch a tellement appris! Elle en sait plus que moi et j'en étais très fière. Mais si ses études la mènent à se conduire comme une bête, je ne veux pas qu'elle continue; elle est ma seule fille.»

Finalement, son père hocha la tête et dit:

«Tu as raison, notre fille ne doit pas retourner à l'école. La nouvelle éducation n'est pas la bonne. Seuls les plus forts peuvent survivre; je croyais que Kebedetch pourrait étudier et rester normale et gentille, qu'elle pourrait devenir une femme digne. Son comportement de ce soir m'a convaincu du contraire. Elle a perdu le sens de la fierté, de la honte et de sa dignité. Elle ne doit pas retourner à l'école. Nous l'aiderons à se retrouver.»

ANNEXE 2 **MODULE 1**

Exemple[1]:

Un Africain à qui on a demandé d'écrire le profil culturel de sa tradition africaine a répondu ceci:

«Je veux bien essayer. Mais je dois vous avertir, dès le départ, que ce procédé est étranger à notre façon habituelle en Afrique de communiquer nos propres valeurs culturelles. Ordinairement, non seulement nous procédons par voie orale plutôt que par voie écrite, mais nous préférons enseigner par gestes, contes et proverbes plutôt que par exposé systématique et par explication. Notre habitude, c'est de transmettre les valeurs à des moments précis de la vie, quand le temps est venu et que les esprits sont prêts à les recevoir. Aussi, nous ne valorisons pas tant la clarté que le sens mystérieux des choses. Si c'est clair, dit-on, ça ne doit pas être complètement vrai.

«Procéder par explication écrite et claire comporte donc un double risque très grave: d'abord, celui d'infidélité à ma propre tradition, si je ne procède qu'à la manière occidentale; ensuite, celui que le lecteur passe à côté de l'âme africaine, s'il ne fait pas d'effort pour prendre ses distnaces vis-à-vis de ses propres habitudes intellectuelles.

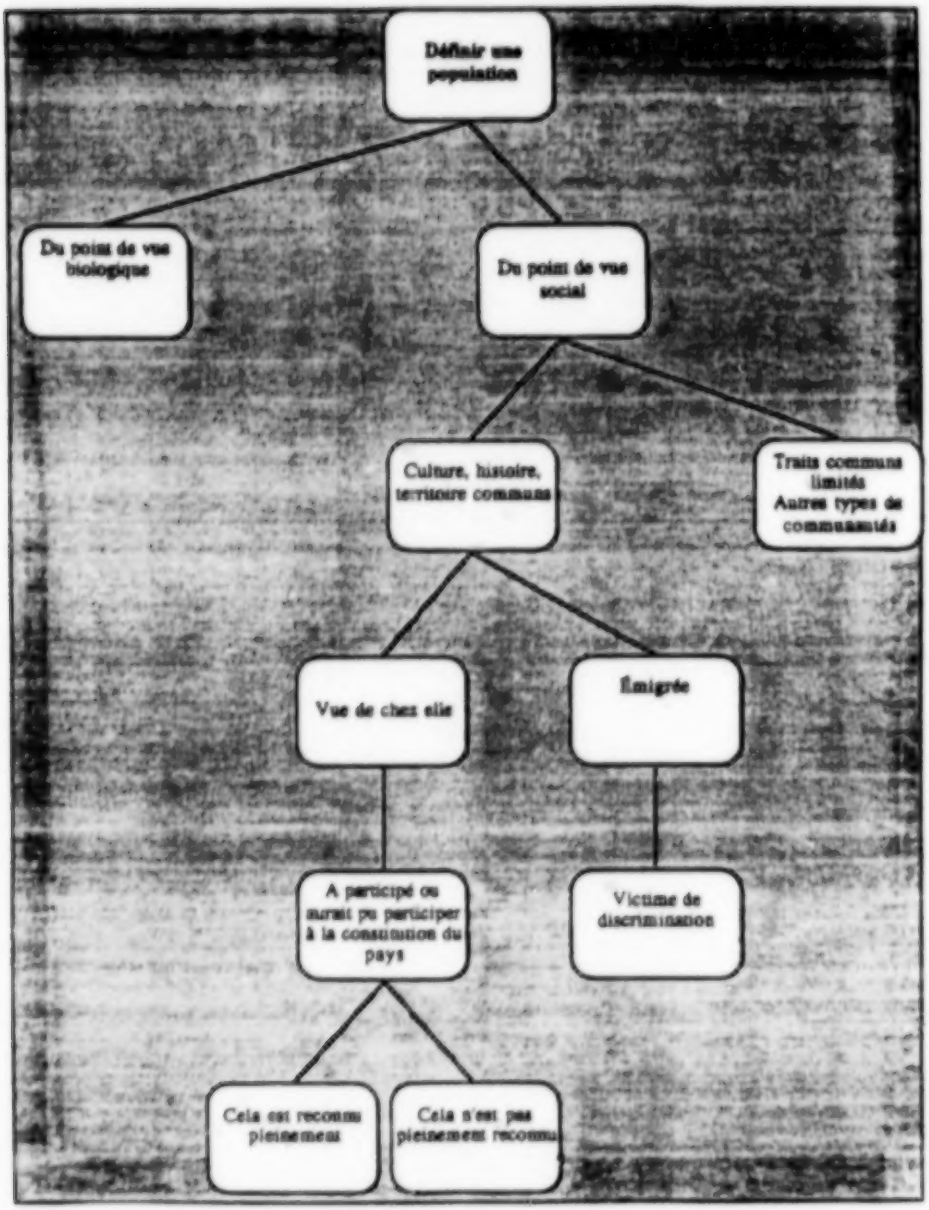
1 Diallo, Yaya, **Profil culturel africain**, Centre interculturel Monchanin, coll. Profils culturels, 1985, p. VI, VII

«C'est donc une aventure de communication interculturelle que nous entreprenons ensemble. Pour nous rencontrer à l'intérieur de ces pages, il va falloir, de part et d'autre, faire un effort pour modifier nos habitudes.

«J'écris dans une langue, le français, que j'ai apprise à l'école; ainsi, les mots que j'utilise n'ont pas pour moi la même signification que pour mes lecteurs. Par exemple, si le mot «obéissance» est un compliment dans la société africaine, il l'est moins dans la société occidentale...»

ANNEXE 3 MODULE 2

Schéma d'une population (à remplir)


Définir une population
Du point de vue biologique
Du point de vue social
Culture, histoire, territoire communs
Traits communs limités
Autres types de communautés
Vue de chez elle
Emigrée
A participé ou aurait pu participer à la construction du pays
Victime de discrimination
Cela est reconnu pleinement
Cela n'est pas pleinement reconnu

ANNEXE 4 **MODULE 2**

Schéma d'une population: définitions

Culture:

La culture est un ensemble de comportements, de valeurs, de croyances, de manières d'être et d'agir que partagent et transmettent entre eux les membres d'une société donnée. (*cf. module 1*)

Ethnie:

Une ethnie est une population humaine qui se définit par une culture, une histoire et un territoire communs. L'expression «se définit» est importante, car elle réfère à la conscience collective d'appartenance.

Communauté ethnique:

Une communauté ethnique est un groupe social issu d'une population immigrante et qui partage un héritage culturel distinctif.

Nation:

Une nation est un ensemble d'individus (ou un peuple) constituant ou ayant constitué un système politique autonome établi sur un territoire particulier.

Minorité:

Une minorité est un groupe social qui est en situation d'infériorité politique, économique et le plus souvent démographique, et qui est sujet à la discrimination.

Race:

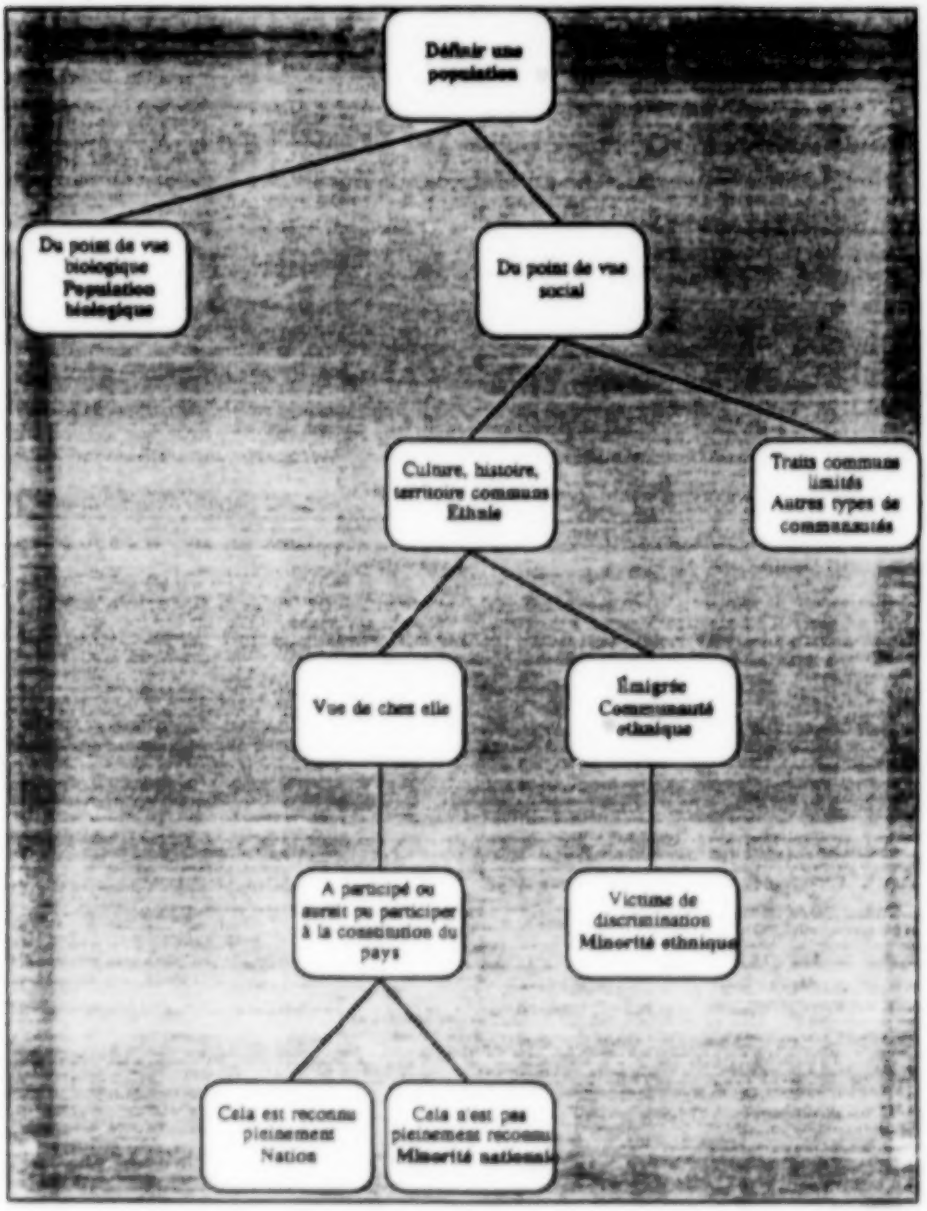
Unité de classification d'une espèce déterminée par des références géographiques et génétiques.

Population biologique:

Unité commode de division d'une espèce avec des références géographiques et génétiques. Une population n'est pas une entité naturelle, elle change selon les critères géographiques et/ou génétiques retenus pour la définir.

ANNEXE 5 **MODULE 2**

Schéma d'une population: réponses



ANNEXE 6 **MODULE 2**

Utiliser les termes justes

TERMES	**GROUPES SOCIAUX**
ETHNIE	LES ITALIENS DE MONTRÉAL
COMMUNAUTÉ ETHNIQUE	LES AMÉRINDIENS CRIS DE LA BAIE JAMES
NATION	LES HAITIENS DU QUÉBEC
MINORITÉ	LES QUÉBÉCOIS FRANCOPHONES
RACE	LES JUIFS DE TORONTO

ANNEXE 7 **MODULE 3**

Stéréotype et préjugé

a) «C'est un fait connu que les enfants asiatiques sont propres, discrets, ordonnés, studieux, éveillés, et c'est pour cela qu'ils réussissent en science.» A.T.

b) B.R., professeur de mathématique au secondaire, est désolé de voir cinq enfants noirs quand il entre dans une de ses classes au début de l'année. Il prévoit déjà qu'ils auront des difficultés.

c) «C'est un fait connu que les enfants haitiens sont paresseux, émotifs, bruyants et qu'ils réussissent mal en mathématique.» A.T.

d) C'est jour de rentrée. A.T., professeure au primaire, se réjouit, car elle a repéré sept noms à consonnance asiatique sur sa liste d'élèves de la prochaine année.

ANNEXE 8 MODULE 4

Exploration: Discrimination

UNE FAMILLE LIBANAISE S'INTÉRESSE À UN LOGEMENT. LE PROPRIÉTAIRE AFFIRME QUE LE LOGEMENT N'EST PLUS DISPONIBLE. POURTANT UN COUPLE D'ÂGE MOYEN SANS ENFANT L'OBTIENT QUELQUES HEURES PLUS TARD.

ANNEXE 9 **MODULE 4**

Motifs de discrimination

1. L'ÂGE
2. LA RACE
3. LA COULEUR
4. L'ORIGINE ETHNIQUE
5. L'ORIGINE NATIONALE
6. LE SEXE
7. LE HANDICAP
8. LA GROSSESSE
9. LA LANGUE
10. L'ORIENTATION SEXUELLE
11. LA RELIGION
12. LES CONVICTIONS POLITIQUES
13. LA CONDITION SOCIALE
14. L'ÉTAT CIVIL

ANNEXE 10 **MODULE 5**

Lettre d'opinion[1]

«Lors du rapport de la Commission des droits de la personne sur le racisme dans l'industrie du taxi ou encore quand les prix des maisons étaient évalués à la baisse dans les quartiers ethniques, la définition du racisme d'Albert Memmi trouvait tout son sens.

«Mais ce jour-là, quelque chose n'allait pas. J'avais de la difficulté à voir où il pouvait être question de racisme. Une dame âgée, tout près de moi, parlait à une jeune fille: «Je suis peut-être raciste, mais je trouve que les immigrants ne veulent pas parler français.» Plus loin, un jeune Québécois de vieille souche affirmait: «Le racisme, ça m'écoeure! J'appuie Victor Uribe parce que je ne veux pas qu'on pense que les Québécois sont racistes.» Certains latino-américains voulaient me convaincre qu'ayant été victime de racisme, Victor devait être élu!

«L'assemblée du P.Q. d'Outremont n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, des tensions créées par ceux et celles qui se disent racistes sans vraiment l'être et par ceux et celles qui en profitent.

«Le racisme existe, à Outremont et ailleurs. Mais pour le combattre, on a besoin de l'identifier. Autrement, on s'attaque à tout le monde sans distinction et on ne fait alors que l'alimenter.

1. Lettre ouverte de Diego Rivera, parue dans *Le Devoir*, le 15 septembre 1989.

«La dame âgée qui se croit raciste parce que d'après elle, les immigrants refusent de parler français, elle a peut-être un préjugé ou encore, elle n'a pas une vision précise de la situation. Mais est-elle raciste? Bien sûr que non, tout comme ce jeune homme qui pense combattre le racisme en appuyant M. Uribe.

«Ils sont victimes d'un malentendu. Ils sont le résultat de l'incompréhension qui, faute de sensibilisation, augmente en créant un mur autour d'eux. C'est tout d'abord cela qu'il nous faut vaincre: ce mur d'ignorance qui nous sépare.»

Gouvernement du Québec
Ministère
de l'Éducation

51-5291